N° 2/1996 Prix TTC : 40 FF

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»

Revue trimestrielle

500 ans après Menno Simons : en marche vers l'avenir avec Dieu

Echos du 6e Congrès Mennonite Européen à Elspeet (Pays-Bas) du 16 au 19 mai 1996



EDITIONS MENNONITES
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD

N° 2/1996

500 ans après Menno Simons : en marche vers l'avenir avec Dieu

Echos du 6e Congrès Mennonite européen
à Elspeet (Pays-Bas) du 16 au 19 mai 1996

SOMMAIRE

CHOISIR ET DECIDER

par Neal Blough

Neal Blough est professeur d'Histoire de l'Eglise à la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-sur-Seine, et directeur du Centre Mennonite d'Etudes et de Rencontre à Saint-Maurice. Il est Ancien dans la Communauté Chrétienne du Foyer Grebel (Région Parisienne).

En 1536, Menno Simons a choisi de quitter l'Eglise romaine et a décidé de faire route avec les communautés anabaptistes dans la période difficile de l'après-Münster. Or, ici n'est pas le lieu pour décrire en détail les raisons du choix de Menno, ni pour expliquer le pourquoi de l'existence du mouvement anabaptiste au sein de la Réforme du XVIe siècle.

De toute façon, le XVIe siècle nous paraît loin, les choix des premiers anabaptistes nous semblent parfois difficiles à comprendre, mêmes impossibles à accepter ou à traduire dans notre vie chrétienne d'aujourd'hui.

C'est que le contexte de Menno n'est pas le nôtre. Depuis lors, les choses ont beaucoup changé. A certains égards, l'évolution de la civilisation occidentale a donné raison aux revendications et aux analyses anabaptistes. Aujourd'hui, les Eglises ne sont plus liées à l'autorité politique. En Europe occidentale, on choisit d'être chrétien ou de ne pas l'être et l'on ne persécute plus à cause des choix religieux. De plus en plus, les Eglises européennes deviennent des "Eglises de professants".

Cependant, nous restons loin de Menno. Notre contexte n'est plus celui de la chrétienté médiévale, mais celui de la sécularisation, de la modernité, ou même selon certains, de la post-modernité. Même si au XVIe siècle, les gens se disputaient pour savoir ce qu'était un "véritable chrétien", la foi chrétienne était chose évidente. Aujourd'hui, ce n'est pas du tout le cas. Si au XVIe et au XVIIe siècles, les gens se battaient pour défendre leur confession de foi, aujourd'hui nous voyons les Eglises de plus en plus vides. C'est dans ce nouveau contexte, où la foi chrétienne n'est qu'une "affaire privée" que nous avons à choisir et à décider, à contextualiser notre foi.

C'est-à-dire que l'Eglise de toute époque est appelée à "contextualiser" sa foi, à vivre et à incarner l'Evangile dans sa propre situation. Et comme Menno et les anabaptistes du XVIe siècle, nous avons à choisir et à décider. Etre fidèle à la tradition anabaptiste ne signifie pas tout simplement reproduire les solutions et les idées du passé. Il s'agit plutôt de savoir ce qu'est l'essentiel de l'Evangile et comment le vivre aujourd'hui dans notre propre situation. A nous donc de comprendre notre contexte, de poser les bonnes questions et de trouver les réponses adéquates.

En regardant nos Eglises mennonites européennes, il est clair que nous ne sommes plus des marginaux persécutés et chassés. Nous sommes plutôt à l'aise dans nos pays, nous sommes devenus de bons citoyens néerlandais, allemands, suisses, français, belges, anglais, etc... Cependant, pour arriver à l'étape actuelle, les communautés mennonites de nos pays ont connu des histoires très différentes. Les deux cas des Pays-Bas et de la France montrent à quel point il y a eu des cheminements différents. Ces histoires différentes

font aussi que nos Eglises ont choisi des options diverses, et pour simplifier un peu, il me semble que parmi nos Eglises européennes, deux voies différentes ont été choisies pour répondre au contexte actuel.

Les uns (sans les nommer), sous l'influence de la pensée du siècle des lumières, de la théologie libérale et du mouvement oecuménique, regardant la culture moderne et sécularisée d'un point de vue plutôt positif, cherchent à être à l'écoute de la société contemporaine et à trouver une présence chrétienne pertinente.

Les autres (sans les nommer), sous l'influence du piétisme et des mouvements de réveils, regardant la culture moderne sécularisée d'un point de vue plutôt négatif, cherchent à être "fidèles à l'Evangile", à conserver une doctrine pure et à évangéliser le monde. Les uns cherchent des contacts avec tous les chrétiens, les autres restent plutôt entre eux. Les uns voient la pertinence de l'Evangile dans les domaines social, économique et politique, tandis que les autres préfèrent une approche plus spirituelle.

Le monde mennonite européen se compose aujourd'hui de ce qu'on appelle les "mennonites oecuméniques" et les "mennonites évangéliques", chaque tendance pensant avoir les bonnes réponses pour nos sociétés sécularisées. Et avouons-le, le contact n'est pas toujours facile entre ces deux camps.

Qu'avons-nous à choisir, qu'avons-nous à décider aujourd'hui ? Je pense que nous avons à choisir et à décider quelle Eglise nous voulons être pour le monde dans lequel nous nous trouvons. Je pense aussi qu'il faut arriver à

dépasser les deux options que je viens de décrire. Je pense qu'une Eglise mennonite fidèle à notre époque sera une Eglise qui est à la fois oecuménique et évangélique, une Eglise ouverte au monde tout en ayant des convictions solides, une Eglise qui saura discerner ce qu'il y a de mieux dans les deux tendances tout en évitant les pièges qui existent de part et d'autre.

La clé de cette question, me semble-t-il, se trouve dans une bonne compréhension de ce qu'est l'Eglise, et c'est là que l'histoire et la théologie anabaptiste peuvent nous aider à la fin du XXe siècle. Les deux "camps" dont je viens de parler sont fortement influencés par l'individualisme moderne et pour des raisons différentes ont tendance à minimaliser l'importance de l'Eglise.

Nous n'avons pas le temps ici de décrire en détail cette Eglise dont je parle. Néanmoins, il faut dire l'essentiel. Dans une perspective biblique et anabaptiste, on n'est jamais chrétien tout seul. On est chrétien en communauté. Mais pas n'importe quelle communauté. Il s'agit de communautés qui suivent ensemble Jésus-Christ, de communautés qui sont sel de la terre et lumière du monde, de communautés de paix, de pardon et de réconciliation où "il n'y a ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme". L'Eglise, c'est le lieu où se concrétise et s'incarne la bonne nouvelle, c'est un avant-poste du Royaume de Dieu, une communauté qui incarne les valeurs de ce Royaume au milieu du monde. Comprenez-moi bien : il ne s'agit pas de communautés "parfaites" ou de surhommes et surfemmes, mais de personnes qui connaissent la grâce et le pardon que Dieu nous donne en Jésus-Christ et qui se laissent transformer par son Esprit.

A partir d'une telle perspective,nous pouvons mieux chercher des ponts entre les deux tendances "oecuménique" et "évangélique".

Voyons d'abord les points forts (selon moi) de chaque côté. La tendance "oecuménique/libérale" veut être à l'écoute du monde, avoir un discours pertinent et des réponses concrètes pour les problèmes sociaux, économiques et politiques. Cela est bon, car Dieu a créé le monde et a même jugé bon de venir habiter parmi nous dans ce monde qu'il a tant aimé.

La tendance "piétiste/évangélique" souhaite prendre le message biblique au sérieux, encourager la vie spirituelle des individus et promouvoir l'évangélisation et la mission. Cela est bon, car nous avons besoin de bases solides pour notre foi, notre vie spirituelle, et l'Evangile est une bonne nouvelle à partager avec les autres.

La difficulté, c'est que l'Evangile de Jean nous dit que les chrétiens sont "dans le monde sans être du monde". Il a toujours été difficile de maintenir cette tension. Un des pièges du courant oecuménique, c'est d'être présent dans le monde, mais sans une spécificité chrétienne, sans avoir effectué la rupture que l'Ecriture appelle "la conversion". Par contre, le piège du camp évangélique, c'est de vouloir sortir du monde et de ne plus y être présent. Nous avons du mal à concevoir autre chose qu'une Eglise ouverte aux réalités socio-économico-politiques ou une secte qui fuit le monde.

Dans le cadre de mon travail, je fréquente souvent les deux camps en dehors des Eglises mennonites. Chez les oecuméniques, je me sens bien parce qu'ils s'intéressent au

monde et aux problèmes concrets. En même temps, je me sens parfois mal à l'aise parce qu'il y a beaucoup moins d'intérêt pour la vie spirituelle ou pour aborder les problèmes concrets à partir d'une perspective biblique. Souvent l'Eglise n'est pas considérée comme quelque chose d'important parce que selon cette optique, Dieu agirait surtout dans les domaines social, économique et politique.

Chez les évangéliques, je me sens bien parce qu'on s'intéresse à la Bible et à la vie spirituelle, mais je me sens parfois mal à l'aise parce qu'il y a beaucoup moins d'intérêt pour les problèmes concrets de notre société, ou pour traduire les convictions théologiques en langage compréhensible pour nos contemporains. Souvent l'Eglise n'est pas considérée comme quelque chose d'important parce que selon cette optique Dieu agirait surtout dans la vie des individus.

Je suis donc souvent "frustré" dans les situations diverses où je me trouve, et je suis quelquefois surpris de voir combien souvent les mennonites ne font que suivre l'une ou l'autre des deux options sans voir que dans leur propre tradition il y aurait des éléments qui pourraient aider à trouver des voies nouvelles. Chez les uns, il y a le souci de contextualisation, mais le contexte prime parfois sur l'Evangile. Chez les autres, il y a le souci de l'Evangile, mais on ne voit pas que cet Evangile doit être lu, compris et vécu dans un contexte précis. Et dans les deux cas, on a tendance à négliger la fonction "sel et lumière" de l'Eglise.

Je ne prétends nullement que les mennonites soient seuls ou meilleurs. Nous avons à apprendre des uns et des autres, mais nous aurions aussi des choses à apporter en

contribution dans la situation actuelle de l'Europe.

A quoi ressemblerait une telle contribution ? Quelques exemples pour terminer.

Il est bon de se soucier de la paix, de la justice et de la sauvegarde de la création, comme le fait le camp oecuménique, mais c'est seulement en Christ que nous savons véritablement ce que sont la paix et la justice. Ce qui rend l'Eglise "pertinente", ce n'est pas le fait qu'elle se trouve à gauche ou à droite concernant les questions sociales et politiques. Si l'Eglise ne connaît pas le Christ et ne se laisse pas transformer par son Esprit, si elle ne fait que proposer ce que nos meilleurs politiciens savent déjà, alors le monde n'a vraiment pas besoin d'elle. Mais si nous sommes convaincus qu'en Jésus-Christ, le cours de l'histoire a été changé, que nous sommes appelés à faire partir d'un peuple nouveau, alors là, nous avons quelque chose à dire et à vivre.

Il est bon de s'intéresser à construire de nouvelles solidarités, de s'occuper des questions de l'exclusion ou du racisme, comme le fait le camp oecuménique. Mais l'Eglise ne peut pas ignorer les implications communautaires de l'Evangile. Si déjà entre chrétiens, dans nos communautés locales, nous ne pouvons pas vivre ensemble au-delà de nos différences sociales, ethniques et raciales (ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre...), qu'avons-nous à dire au monde? Entre le niveau individuel et celui de la société globale, il faut des lieux concrets où se vivent des réalités nouvelles, des réalités découlant de l'Evangile.

Il est bon d'insister sur une saine doctrine, comme le font les évangéliques, et comme l'ont fait Menno et les autres

anabaptistes.

"Quant au fondement, nul ne peut en poser un autre que celui qui est en place : Jésus-Christ" (1Corinthiens 3:11).

La manière dont nous agissons dans le monde dépend de notre manière de voir et nous ne pouvons pas sans danger nous écarter de l'essentiel de l'Evangile dans notre prédication et dans notre théologie. Toutes les idées ne se valent pas, et il est possible d'être ouvert et tolérant tout en ayant des convictions théologiques fermes. En même temps, une saine doctrine débouche forcément sur une éthique et une pratique de ce que les anabaptistes appelaient la "Nachfolge Christi" et sur une vie communautaire où nous sommes sel et lumière pour le monde. Mettre l'accent sur la doctrine sans être prêt à changer de vie, ou le faire seulement pour juger les autres ne signifie pas grand chose.

Il est bon de vouloir évangéliser, comme le disent les évangéliques. Cependant l'annonce de l'Evangile est beaucoup plus qu'une affaire de paroles. Evangéliser signifie que nous voulons déjà nous-mêmes vivre la réalité de la nouvelle communauté en Christ et la partager avec d'autres. Evangéliser, c'est plus que viser la conversion des individus, c'est aussi vouloir introduire dans le monde, ici et maintenant, une nouvelle réalité qui s'incarne socialement, économiquement et politiquement dans la vie de nos communautés.

Oui, nous avons à choisir et à décider. Choisir et décider si nous voulons garder le même fondement que Menno a voulu poser, choisir et décider si nous voulons mieux nous connaître et mieux nous comprendre, choisir et décider de

comprendre le monde dans lequel nous vivons, choisir et décider de bien discerner les réponses à proposer dans notre contexte actuel, choisir et décider de nous laisser transformer par l'Esprit de Dieu, pour être des individus et peut-être surtout des communautés qui ont une véritable bonne nouvelle à proposer à nos contemporains.

Nous avons à choisir et à décider.

REPONSE A NEAL BLOUGH

par Anneke van der Zijpp

Anneke van der Zijpp est pasteur de l'Eglise Mennonite d'Eindhoven (Pays-Bas).

On m'a demandé de réagir sur l'exposé de Neal Blough: je suis libre de m'y opposer, de confirmer ses paroles ou d'ajouter quelque chose. J'ai choisi d'approfondir la partie de son exposé où il dit que : "à notre époque, qui est une époque de sécularisation, du post-modernisme et d'individualisme... nous avons à choisir et à décider quelle Eglise nous voulons être pour le monde dans lequel nous nous trouvons". Ensuite il décrit, en les comparant et en les évaluant, les deux manières dont les églises mennonites en Europe donnent corps à l'Eglise. Il y a les églises qui partent de l'idée oecuménique/libérale, cherchent à être à l'écoute du monde mais oublient parfois les perspectives bibliques. Il y a aussi les églises qui partent de l'idée piétiste/évangélique, mettent l'accent sur la Bible, mais ferment les yeux sur tout ce qui se passe dans le monde. Il termine en affirmant à nouveau que nous avons à choisir et à décider: existe-t-il un chemin au-delà des deux conceptions par lequel l'Eglise peut à nouveau être sel et lumière pour le monde ?

Ma question est la suivante : pouvons-nous véritablement choisir quelle Eglise nous voulons être ? En effet, l'action de choisir et décider ne se trouve-t-elle pas à un niveau plus essentiel, c'est-à-dire au niveau de la bonne volonté des gens

à se laisser imprégner radicalement par ce que Dieu nous demande ?

Quand nous considérons la raison de l'existence de l'Eglise, elle est en fait la formation d'un groupe solidaire de chrétiens qui sont prêts à écouter Dieu et à être envoyés comme des brebis au milieu des loups ; ou bien, selon les paroles de Paul : la formation, ensemble, du corps de Christ dans ce monde. Toute la Bible est pleine de conseils et d'exhortations à rester fidèles à la Parole de Dieu au milieu de ce monde et à porter cette Parole en soi pour témoigner de l'Evangile.

Au XVI[e] siècle, lorsque Menno Simons, prêtre dans l'Eglise Catholique, connut un réveil spirituel, il sortit de cette hiérarchie et se joignit au mouvement non structuré en recherche, mais quand même orienté sur la Bible. Est-ce que ces anabaptistes recherchaient une certaine forme d'Eglise ? Non, ce n'était pas le cas. Ils lisaient la Bible et la forme s'est imposée à eux. Ils ont fait ainsi : ils se sont appliqué à eux-mêmes, chrétiens du XVI[e] siècle, quelques principes des chrétiens du premier siècle. Naturellement, leur siècle était totalement différent du premier à plusieurs égards, mais ce qui comptait pour eux était - selon un terme moderne, "commitment" -l'engagement à se soumettre aux préceptes de la Parole de Dieu, affirmant ainsi qu'ils voulaient être des hommes entiers qui montrent à l'extérieur ce qu'ils croient à l'intérieur.

Nous vivons dans une époque où nous sommes, dans l'ensemble, fortement entraînés à suivre les options, les modes et les rythmes de vie de ce monde. Celui-ci s'impose à nous dans une large mesure et il nous faut prouver notre

valeur en tant qu'individu, et nous épuisons nos facultés intellectuelles pour tenir notre place dans ce monde. Mais quand nous cherchons la continuité à partir du premier siècle, via le XVI[e] jusqu'à notre XX[e], la question s'impose : que choisissons-nous aujourd'hui ? Est-ce que nous choisissons de vivre avec un pied dans le monde et un autre pied dans l'Eglise ? Au premier siècle, les disciples fidèles à Jésus-Christ ne vivaient pas de cette manière, clopin-clopant. Ils avaient choisi une façon de vivre, spirituelle et corporelle, totalement fidèle à Jésus. Et au XVI[e] siècle, Menno et les siens, n'avaient pas non plus choisi d'être fidèles en partie seulement à la Bible et en partie aux obligations du monde. Leur rupture fut radicale : ils choisirent Christ et acceptèrent la condamnation du monde.

Dans son exposé, notre frère Neal Blough demande quelle Eglise nous voulons être pour le monde dans lequel nous vivons, et ensuite comment il est possible d'éviter les deux options : s'allier totalement à ce monde ou s'en retirer aussi totalement. Je pense qu'il soulève ainsi une question essentielle dont la base est, selon moi, la bonne volonté personnelle de chacun à se soumettre au pouvoir de l'Evangile, à vivre pleinement avec la communauté chrétienne qui s'appelle l'Eglise. Cette Eglise est la source, le centre où la Parole de Dieu résonne, où beaucoup d'individus isolés sont formés à un ensemble cohérent par le Saint-Esprit. Selon les paroles de Paul, ce sont les bras, les jambes, les oreilles, les mains, qui ont tous fait le choix personnel de ne pas vivre comme des parties du corps individuelles et isolées, mais de se ranger dans la solidarité entre frères et soeurs, dans le corps de Christ, l'Eglise.

Cette communauté religieuse n'est pas le but, mais le

moyen de donner corps à la Parole de Dieu dans ce monde. Les chrétiens ne peuvent pas se passer d'une source: ils ont besoin de la Bible et ils ont besoin l'un de l'autre, ils ont besoin de la mise en valeur de tous leurs dons afin de les exprimer les uns avec les autres et les uns par rapport aux autres. Maintenant, la question se pose : où cette Eglise apparaît-elle dans le monde ? Dans l'ensemble on dit, et moi aussi je l'ai déjà dit, qu'être une Eglise est difficile. Le monde nous tire, nous entraîne dans ses choix, nous entoure d'une évidence à laquelle il est difficile de résister. Mais être une Eglise aujourd'hui n'est pas beaucoup plus difficile qu'au premier siècle, au cours duquel les premiers disciples de Jésus-Christ ont eu la mission de proclamer au monde qu'Il n'était pas mort, mais ressuscité : une nouvelle contrariante et inouïe. Et il n'a pas non plus été facile au XVIe siècle de former des groupes de chrétiens fermes et consacrés au milieu d'un monde qui ne voulait guère savoir quelque chose de l'imitation radicale de Jésus-Christ.

En fin de compte, tout revient à cette question : dans quelle mesure montrons-nous de la bonne volonté à nous laisser impliquer comme chrétiens dans l'Eglise, à nous soumettre à la Parole de Dieu dans la totalité de notre être humain ? Il s'agit de ce choix, et si nous répondons "oui", je m'attendrai à ce que les mennonites européens forment des centres visibles où la Parole de Dieu sera prêchée et vécue de manière critique envers le monde. Alors, nous ne serons pas les citoyens paisibles que nous sommes aujourd'hui. Oui, parfois le silence règnera autour de nous, alors nous nous réunirons afin d'écouter en silence la prédication et le murmure du Saint-Esprit. Mais après le silence, nous devrons être des mennonites audibles, perceptibles et tangibles, des chrétiens prêts à donner une

consistance visible à leur relation avec Dieu.

Choisir et décider, oui cela est essentiel. Tant que nous n'aurons pas fait ce choix fondamental, de l'être intérieur, pour Dieu, nous serons des mennonites clopin-clopant qui courent constamment entre le monde et l'Eglise et qui, en fin de compte, ne savent pas à qui ils appartiennent. Celui qui choisit Dieu véritablement se laisse conduire dans tous les choix qu'il fera dans sa vie à partir ce cette seule décision de base, et il manifestera ce choix de base dans chaque autre choix qu'il fera dans sa vie.

OBJECTION DE CONSCIENCE
LE PRIX A PAYER

par Bruno Sägesser

Il y a 23 ans, j'étais assis dans une cellule en prison, pour refus du service militaire. J'avais 22 ans. Dans les cellules voisines se trouvaient un trafiquant de drogue et un infanticide. Durant trois mois, j'eus l'occasion de me familiariser avec une prison suisse. Très déçu de la façon dont le gouvernement me traitait, je passais mes soirées seul dans ma cellule.

Et là, je fis un rêve : je rêvais que mes fils, s'ils prenaient la même décision que moi, pourraient faire un service civil ici en Suisse, et ne seraient plus sanctionnés pour avoir pris une décision en accord avec leur foi. C'était il y a 23 ans !

Entre-temps, il y a eu sur ce point plusieurs votations en vue de créer un service civil. Au début, toutes les voix étaient contre. J'assistais souvent aux procès des objecteurs de conscience. Chaque fois, cela m'encourageait à persévérer dans mon engagement.

En 1992, le Comité des Mennonites Suisses pour la Paix (S.F.K.) fut chargé de militer sur la question du

service civil sur le plan politique. Dieu permit que deux semaines plus tard, nous soyons invités à une audience par des grands fonctionnaires civils et militaires, pour y présenter nos idées sur un véritable service civil. Ceci nous mit en relation avec les lieux où étaient préparées les décisions finales. Avec d'autres groupes, nous sommes ainsi entrés en discussion avec des parlementaires, surtout en 1994-1995.

C'est ainsi qu'en octobre 1996, il y aura en Suisse, comme dans d'autres pays, un service civil de remplacement. Ce n'est pas la meilleure solution, mais nous saurons nous en contenter.

Dans les années passées, nous avons investi beaucoup de temps et d'argent à cette question. Nous avons travaillé en faisant confiance à Dieu, sachant que notre cause était juste. Le 4 novembre 1995 fut pour nous un jour historique. A l'initiative du S.M.F.K., la Conférence des Mennonites Suisses a modifié un texte plus que centenaire, destiné à ses membres : à l'avenir, nous ne recommandons plus le service militaire non armé, mais un service civil de remplacement !

Dieu a permis que mon rêve se réalise. Notre fils aîné a maintenant 16 ans. S'il prend la même décision que moi, il n'ira pas en prison. Dieu soit loué !

SERVIR ET SOUFFRIR

par Bernard Ott

Bernard Ott est enseignant et directeur des études de la section germanophone à l'Ecole Biblique Mennonite Européenne du Bienenberg à Liestal (Suisse). Il est Ancien de l'Eglise Mennonite de Liestal.

Je ne sais pas si nous nous rendons bien compte de ce qui nous attend avec le thème proposé. Il s'agit en effet de mettre notre vie au service de l'Eglise et du monde, avec un plus grand engagement que par le passé, et d'être prêts à souffrir pour cela.

Servir et souffrir. Voici comment je comprends ces deux termes proposés : le premier, servir, se rapporte à nos actions, tandis que le deuxième, souffrir, montre les conséquences possibles de nos actions.

Sommes-nous prêts à aborder un tel thème ? Sommes-nous prêts à nous laisser imposer une ligne de conduite ? Il est dans la nature des choses qu'un thème éthique s'adresse à notre manière de vivre. Le but alors serait que nous soyons rendus capables d'investir notre vie au service de l'Eglise et du monde - de manière encore plus engagée qu'avant - et même à être prêts à souffrir pour cela.

1.Comment aborder le thème pour parvenir à ce but ?

Il y a bien des années, j'ai appris dans mes premiers

cours d'éthique que, dans des questions de style de vie chrétienne, on retrouve toujours trois concepts de base :

- Savoir : Savons-nous à quoi ressemble un style de vie chrétien, c'est-à-dire, savons-nous clairement ce que nous devons faire ?

- Vouloir : Voulons-nous y conformer notre vie, c'est-à-dire, voulons-nous faire ce que nous savons ?

- Pouvoir : Et finalement, pouvons-nous accomplir ce que nous savons et voulons, c'est-à-dire avons-nous la force intérieure pour cela ?

Je sais qu'en théorie, ces trois aspects sont d'égale importance, mais que dans une situation donnée et d'un point de vue pastoral, l'un ou l'autre aspect doit primer. Nous pouvons nous demander aujourd'hui : où sont nos manques, c'est-à-dire, où nous faut-il placer aujourd'hui la priorité en tant que Mennonites européens si nous voulons développer notre service chrétien ?

A mon avis, le savoir n'est pas notre point faible. Il a beaucoup été dit et écrit sur le thème du service. Je pense à la publication annuelle des mennonites allemands (Jahrbuch 1989), dont le thème était la diaconie : "Partager et Aider". Un grand nombre d'auteurs y exposent la théorie et la pratique de la diaconie dans toutes les dimensions.

- Nous savons que tout service chrétien doit se référer à Jésus.

- Nous connaissons le message des prophètes, la vie de Jésus, et la communauté de service des premiers chrétiens.

- Nous savons aussi que la proclamation et la miséricorde, l'administration et la cure d'âme, l'évangélisation et l'engagement pour la paix et la justice doivent être compris à partir du Nouveau Testament, comme un service, et que tous les membres d'une église avec leurs dons respectifs sont appelés et qualifiés pour le service.

- Nous savons aussi que ce service peut rencontrer des oppositions dans ce monde et c'est pour cela que notre capacité à accepter la souffrance fait partie de notre vie chrétienne de façon incontournable.

Je renonce aujourd'hui à faire un exposé de fond biblique et théologique sur le thème du service et de la souffrance. Je renonce aussi à présenter ici une conférence historique, même si notre histoire, depuis le Miroir des Martyrs jusqu'au M.C.C., en fournit largement la matière. Mais cela aussi nous le savons et nous nous en vantons avec complaisance. De plus, je suppose que nous connaissons bien certains aspects ambigus du service et de la souffrance :

- Ce qui se présente comme un service, n'est souvent qu'un besoin de se réaliser soi-même et une soif de pouvoir déguisés.

- On peut servir pour de fausses raisons. Servir peut créer de fausses dépendances.

- L'avantage peut finalement revenir à celui qui sert, plus qu'à celui que l'on devrait servir.

- La souffrance peut comporter tout autant de côtés ambigus.

- Nous devrions percevoir des signaux d'alarme lorsque quelqu'un semble rechercher la souffrance pour elle-même. Mais cela aussi, nous le savons.

Nous manquerait-il le vouloir ? Nous faut-il des appels pressants ? Peut-être. Peut-être se trouve-t-il ici certaines personnes qui doivent être réellement secouées et réveillées par des appels impératifs ? On pourrait à ce propos citer le titre donné à la traduction du livre de Ron Snyder "Onesided Christianity" (Un christianisme déséquilibré) : "Car ils ne font pas ce qu'ils savent". Cela aussi nous le savons. Ce que nous arrivons à accomplir effectivement, est bien plus limité que ce que nous savons devoir faire - précisément quand il s'agit d'amour du prochain, de la miséricorde, et d'être prêts à souffrir. En cela, rares sont ceux qui échappent aux sentiments de culpabilité. Je pars donc du principe que la plupart d'entre nous ont une volonté sincère,et c'est pour cela que je renonce à vous adresser des appels dans ce sens.

Reste le mot-clé, pouvoir. D'où me vient la force intérieure pour donner ma vie au service des autres ?

Je pense à deux rencontres de ces mois passés :

- L'hiver dernier, une femme d'une cinquantaine d'années vint me rendre visite pour faire connaissance avec l'Ecole Biblique. Elle me disait que pendant plus de vingt ans, elle s'était engagée, à cause de sa foi, pour la paix et la justice dans ce monde. Elle avait servi au vrai sens du terme, et en avait aussi souvent souffert. Aujourd'hui, disait-elle, elle ne supportait plus d'entendre parler de la misère du monde. Après toutes ces années, elle avait l'impression que cela ne

servait à rien. Elle n'avait plus la force d'être là pour les autres.

- A la même période, une assemblée mennonite m'avait demandé de l'aide en participant à un séminaire sur le thème suivant : "Comment l'assemblée peut-elle s'ouvrir vers l'extérieur de façon active et à visage découvert ?". Il ne s'agissait pas vraiment de servir et de souffrir, mais, en tant qu'assemblée, essentiellement de servir les hommes dans tous leurs besoins. Le responsable de cette assemblée m'écrivait qu'ils n'avaient pas besoin d'indications sur ce qu'ils devaient faire. Bien plus, disait-il, ils avaient perdu leur premier amour, et c'était de là qu'il fallait repartir.

Ces deux exemples ont quelque chose en commun. Dans les deux cas, les personnes concernées savent ce que signifie servir, et certainement aussi souffrir. Bien sûr, on pourrait apporter quelques corrections théologiques, mais au fond, dans ces exemples, le problème n'est pas lié à l'enseignement. On ne peut reprocher à aucune des deux personnes d'avoir manqué de bonne volonté. Des appels et des sermons moralisateurs ne les auraient probablement pas beaucoup aidées. Dans les deux exemples, et peut-être aussi dans la vie de beaucoup d'entre nous, se pose la grande question : où puisons-nous la force pour servir et pour souffrir ?

Je pense pouvoir affirmer que nous sommes assez bien équipés dans les domaines du savoir et du vouloir, mais nos manques se situent au niveau de la capacité de réaliser ce service. Je crois aussi que c'est - du moins en partie - le résultat de notre histoire des 50 dernières années. Permettez-moi de tester à ce propos trois hypothèses :

1. Ces dernières années, un nombre grandissant de pasteurs et de théologiens mennonites ont fait remarquer que le modèle anabaptiste que nous connaissons depuis près de 50 ans sous le concept de la "vision anabaptiste" n'est pas complet. Bender, Friedmann et d'autres historiens et sociologues mennonites, ont en effet correctement perçu la forme historique et sociologique des assemblées, et ont fait apparaître ainsi une identité anabaptiste aux contours suivants :

- Suivre le Christ en tant que chrétien ;

- L'église doit être un lieu où se vit la communauté de l'amour et du service ;

- L'avènement du Royaume de Dieu dans la communauté ;

- Un service de paix dans ce monde, être prêt à souffrir à cause de Jésus.

Mais ceci n'est que la partie visible de l'iceberg. Les racines spirituelles à partir desquelles s'est développée cette forme de vie chrétienne, ne sont pas compréhensibles de la même manière par les historiens et les sociologues. Se pourrait-il que dans les dernières décennies, nous ayons tenté de donner corps à l'héritage social, diaconal, missionnaire et pacifiste de l'anabaptisme, sans en cultiver les racines spirituelles ? Il ne serait alors pas surprenant que se manifestent des symptômes croissants d'épuisement.

2. Durant ces 20 à 30 dernières années, bien des activités des mennonites dans le domaine ecclésial, diaconal et pacifiste, résultent aussi d'une prise de conscience

sociologique générale en Europe de l'Ouest. La génération d'après-guerre s'est appliquée dans les années 60 à 70 avec beaucoup d'enthousiasme à créer un monde meilleur. Voici quelques mots-clés pour cette époque : protestation contre le capitalisme, style de vie alternatif, justice pour les peuples du tiers-monde, mouvements pacifistes, prise de conscience écologique. Il faut pourtant constater, malgré le respect qu'imposent cet idéalisme et cet engagement, que ce courant purement humaniste visant à améliorer le monde, est en train de s'essouffler. On observe bien des frustrations, chez certains une quête intense de profondeur spirituelle et pour beaucoup, un retour vers une vie plus conformiste. La génération de nos enfants, en tout cas, ne tient plus en grande estime les "écolos" des années 60 et 70. Notre engagement chrétien mennonite des dernières décennies pour une vie communautaire authentique, pour la justice et la paix, n'aurait-il été qu'un signe de l'air du temps ? Cela dépend de la profondeur de l'enracinement spirituel.

3. Au cours du processus d'émancipation d'un style de piété - disons de "réveil-piétiste", beaucoup de mennonites ont fini par abandonner dans le passé la spiritualité de leurs pères et de leurs mères. Avoir un langage "pieux" est démodé. Bien souvent, nous traitons de "bigoterie poussiéreuse" le fait de parler de conversion, de nouvelle naissance, de sanctification, de pardon des péchés, de la certitude d'être accepté par Jésus, de l'amour pour Jésus et de nos expériences quotidiennes avec Lui. Bien sûr, notre langage a changé et nous n'utilisons plus les termes de nos vieux cantiques pour parler de notre foi. Nous devrions aussi admettre que nous n'utilisons pas tous le même langage pour exprimer notre piété. Mais nous ne pouvons pas tricher et éviter les contenus de cette piété sans risques.

Si ces thèses sont correctes, alors nous n'avons besoin ni de meilleures définitions, ni d'appels encore plus pressants, mais d'un renouveau spirituel. Pour nous, Mennonites d'Europe, l'heure est peut-être venue de découvrir à nouveau une spiritualité du service et de la souffrance qui pourra devenir une source de puissance dans notre service pour l'église et le monde. Mais que faut-il comprendre par une spiritualité du service et de la souffrance ?

2. Thérapie proposée : vers un renouveau de spiritualité pour le service

Une spiritualité chrétienne du service et de la souffrance doit tout d'abord trouver sa source en Jésus. Sa vie et son enseignement attirent notre attention sur la prière. Marc, en particulier, montre bien dans son Evangile que Jésus s'est toujours retiré sur la montagne, près du lac, et dans le désert, dans le silence, pour être en présence de son Père céleste. La relation forte qu'il entretenait consciemment avec Dieu en se retirant régulièrement dans le silence, le rendait capable de se donner au monde. Et c'est ce qu'il a enseigné. Dans l'Evangile de Matthieu, le Notre Père se trouve au centre du Sermon sur la Montagne. Au coeur du nouvel ordre du Royaume de Dieu se trouve la prière. Les exigences éthiques du Sermon sur la Montagne, ne peuvent être proclamées sans ce point central.

Paul décrit une spiritualité du service et de la souffrance à l'aide des trois concepts : foi, amour et espérance.

1. Une spiritualité du service (et de la souffrance) se développe à partir de la foi. Pour Paul, la motivation de son

service se trouve dans sa rencontre personnelle avec le Ressuscité et sa conviction que celui-ci adonné sa vie par amour pour nous : "Car l'amour du Christ nous étreint, nous qui avons discerné ceci : un seul est mort pour tous afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux" (2 Corinthiens 5:14). Pour nous aussi, il en va de la mesure dans laquelle nous nous laisserons à nouveau renouveler dans l'amour de Jésus, pour retrouver, à notre tour, un nouvel amour pour Jésus, pour nos frères et soeurs et pour un monde en détresse. Je parle d'un renouvellement de notre foi en Jésus-Christ.

Ce qui est lié - langage pieux ou non - à ma vie de prière, à la conviction de mon propre état de péché, à ma demande de pardon, à ma joie à cause de la grâce infinie de Dieu et de sa miséricorde, à un amour filial pour Jésus qui a donné sa vie pour que je puisse être réconcilié avec Dieu. Si, à long terme, nous voulons témoigner de Jésus dans ce monde, dans l'amour et le service, alors il nous faut d'abord, et peut-être pour la première fois, rencontrer Jésus.

2. Une spiritualité du service se développe à partir de l'amour. Servir est le fruit d'une disposition d'esprit, d'une attitude intérieure que le Nouveau Testament décrit en un mot : c'est l'amour. Paul décrit plus largement dette disposition d'esprit au chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, ou dans la liste des fruits de l'Esprit dans Galates 5:22. Un tel amour, désintéressé, prêt à se donner, à partager, qui veut, à long terme, le meilleur pour l'autre, est un don de Dieu, répandu dans nos coeurs par son Esprit (Romains 5:5). Si notre service veut être authentique et durable, il doit se développer à partir d'une telle transformation produite par l'Esprit. Comprendre cela devrait

réveiller en nous le désir profond d'être dans une nouvelle mesure remplis de l'Esprit et transformés.

3. Une spiritualité du service se développe à partir de l'espérance (Romains 8:18-30). Il ne s'agit pas de rêves humains, d'idéaux et d'utopies, mais il s'agit d'une espérance réaliste, biblique. Une telle espérance comporte la vision du Royaume de Dieu, où règnent la justice, la paix et la joie (Romains 14:17). Elle sait aussi avec certitude que le Royaume de Dieu a déjà commencé avec Jésus-Christ, mais que son achèvement est encore à venir. Vivre dans l'espérance biblique signifie que le Royaume de Dieu peut faire irruption ici et là par des signes, mais que toute cette nouveauté est encore assombrie par le passé. Ce ne sera pas à nous de faire advenir - par notre service - le Royaume de Dieu : ce sera à Jésus-Christ, lors de son retour. Une espérance réaliste, biblique, est à la base d'une sagesse engagée, indispensable si nous voulons nous investir à long terme, en servant dans ce monde. Là où manque cette espérance réaliste et biblique, nous allons sans repères, de l'enthousiasme pour changer le monde, à la résignation.

Je termine en citant deux contemporains dont l'enseignement a été déterminant pour ma vie spirituelle.

Richard Foster, dans son livre : "Celebration of discipline" (Célébration de la discipline) a donné une introduction complète à une forme de spiritualité qui mérite le nom de "spiritualité du service". Pour lui, servir est cité en même temps que douze autres exercices spirituels : la méditation, la prière, le jeûne, l'étude, la vie simple, la solitude, la soumission les uns aux autres, la confession, l'adoration, se laisser conduire et célébrer. Réfléchir à tous ces mots-clés

dépasse évidemment le cadre de cet exposé. Mais le ton est clairement donné. Le style de vie extérieur, l'éthique exprimée entre autres par une vie simple et par le service, est enracinée dans les exercices spirituels intérieurs, tels que la méditation, la prière, le jeûne et l'étude.

Le deuxième contemporain est Henri Nouwen. Dans son petit livre : "Out of solitude" (partie traduite en allemand : "In ihm das Leben finden" - "Trouver la vie en Lui"), il pose les fondements pour une spiritualité du service. Avec le titre allemand : "A partir de la solitude, être présent pour d'autres...", la direction est donnée. Nouwen commence par observer que Jésus s'est toujours retiré dans la solitude pour prier. Il commente cette étude des Evangiles dans les termes suivants :

"Ici réside le secret à partir duquel Jésus a été serviteur des hommes ; il est caché en cet endroit isolé, en cet endroit où il se rendait tôt le matin, quand il faisait encore nuit, pour prier".

Et il conclut pour nous :

"Nous savons intuitivement que notre vie est menacée si nous n'avons pas d'endroit isolé, que sans le silence nos paroles perdent leur sens, que notre parole ne guérira plus personne si nous ne redevenons des auditeurs attentifs, que notre présence ne sera un refuge pour personne, si nous ne nous retirons jamais. Nous savons intuitivement que toutes nos actions deviennent rapidement des gesticulations creuses, si nous n'avons pas d'endroit isolé. La vie chrétienne peut seulement se développer, là où l'on veille soigneusement à l'équilibre entre se taire et parler, se retirer

et s'engager, être loin et être proche, être seul et être en communion avec d'autres".

Je ne termine pas ma réflexion par un appel, mais par une prière à Dieu : Que dans son amour, Il nous touche et nous transforme en profondeur. Car c'est seulement ainsi - et non par nos efforts - que nous deviendrons des hommes, témoins dans ce monde du monde nouveau à venir, et dans l'amour et le service, et prêts à souffrir.

REPONSE A BERNARD OTT

par Lydia Penner

Lydia Penner est pasteur de l'Eglise Mennonite de La Haye.

Un jour, j'ai lu une histoire de James Carroll : "The Tinker King", le roi qui devient chaudronnier. A plusieurs reprises, je me suis servie de cette histoire dans mon travail, et je la reprends aujourd'hui comme illustration de notre sujet. Cette histoire me plaît toujours autant.

Le roi de cette histoire ne pouvait pas supporter l'injustice, c'était insoutenable pour son honneur. Il essaya de faire quelques changements dans son royaume, mais n'y réussit pas très bien. Un beau jour, il partit, voyagea et travailla comme chaudronnier, tout en bas de l'échelle sociale. De sa place, il incita les gens à se battre contre l'injustice d'une manière non violente et sans aboutir à des meurtres.

Un jour cependant, les gens se rendirent compte qu'il était leur roi et voulurent le couronner, le rétablir à sa place. Mais le chaudronnier refusa et dit : "Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir. Alors, cherchez et choisissez des chefs qui aiment la justice et qui vivent simplement. Mais retenez ceci : le plus grand d'entre vous devra être le serviteur de tous". Il disparut et les laissa vivre sans lui.

Cette histoire ressemble beaucoup à l'histoire de Jésus que nous connaissons. Dans sa lettre à la communauté de Philippes, l'apôtre Paul présente Jésus comme un homme qui se prive de la gloire de Dieu, qui vit et qui meurt comme humble serviteur de tous. Le résultat de cette action est une nouvelle vie. Et Paul dit : "Conduisez-vous d'une manière digne de l'Evangile de Christ, afin que, soit que je vienne vous voir, soit que je reste absent, j'entende dire de vous que vous demeurez fermes dans un même esprit, combattant d'une même âme pour la foi de l'Evangile" (Philippiens 1:27).

Cette exhortation de Paul revient souvent dans ses lettres. Les paroles mêmes de Jésus à ses disciples y résonnent. Il faut s'entraider, se porter de l'intérêt, être serviables, charitables et s'aimer.

Dans son exposé, notre frère Ott dit que nous savons bien que nous devrions être subalternes et que nous voulons l'être, mais que nous n'y arrivons pas à cause d'un manque de spiritualité. Nous nous occupons trop de notre raison, de la science et pas assez de notre coeur, si vous me permettez de le formuler ainsi. Il plaide pour le silence et la prière qui renforceraient notre force intérieure, de sorte que nous puissions agir dans l'esprit de Jésus qui adoptait la forme de serviteur.

Ma première réaction est : je suis tout à fait d'accord, je pourrais dire "amen" et finir ici. Mais réflexion faite, je voudrais compléter son plaidoyer sur deux points.

1. Premièrement, à quoi servons-nous ? Paul écrit aux chrétiens à Philippes dans le cadre de la construction d'une

communauté. Soyez au service l'un de l'autre. Jésus parle à ses disciples de la même manière. Celui qui veut être grand, sera le serviteur. Nous sommes heureux quand nous sommes capables de rendre service aux autres dans l'Eglise. Jésus n'agit pas seulement dans l'Eglise. Il est venu au monde comme serviteur parmi les hommes, je précise : tous les hommes, toute l'humanité. Est-ce que l'Eglise réunie en son Nom n'aurait pas le même intérêt envers tous ? Est-ce que l'Eglise ne serait pas là, comme Jésus, afin d'être une lumière pour le monde ? Bien sûr, notre service commence premièrement chez nous, dans l'Eglise, mais l'Eglise se trouve dans le monde pour être servante du monde.

Durant cette année de Menno Simons, nous parlons beaucoup du XVI[e] siècle et du début du mouvement mennonite. Nous lisons comment il défendit son abandon de l'Eglise. Quelle est la raison pour laquelle les mennonites quittèrent l'Eglise et cherchèrent leur salut en dehors de cette Eglise ? Ce voyage au monde a coûté la vie à beaucoup de personnes. Aux siècles suivants, nos ancêtres spirituels n'étaient plus tués à cause de leurs convictions, mais la lutte continua pour persévérer dans son propre dogme religieux. Aujourd'hui, la lutte pour le soutien de notre petite église typique prend tant de notre temps et de notre énergie que nous perdons de vue le monde dont Dieu s'occupe et pour lequel Jésus a donné sa vie. Je veux dire, le monde comme lieu où Dieu travaille, où Jésus a prêché l'Evangile du Royaume de Dieu, là où vit tout un chacun.

Notre comportement ressemble souvent à notre attitude assise près du poêle chaud un soir d'hiver. Nous espérons que personne ne fera appel à nous, de sorte que nous devrions sortir dans le froid. Nous préférons rester à la

maison, bien au chaud, nous réjouissant plutôt du bien que nous recevons, que de chercher des difficultés au dehors.

2. Mon deuxième point concerne l'approfondissement de la foi ou la spiritualité.

Comment aurons-nous le courage d'envahir le monde et d'y offrir nos dons et notre dévouement ? C'est-à-dire quitter le poêle chaud et aller dans le froid.

Notre frère Ott dit que la nécessité de la prière est de puiser à la source de notre existence, l'Esprit de Dieu. Quand Jésus partait en retraite, il se retirait afin de prier seul. Dans la Bible, nous trouvons encore d'autres sources d'inspiration :

- Il fréquentait la synagogue où les Juifs se réunissaient pour lire et discuter les Ecritures ;

- Il allait à Jérusalem afin de célébrer les fêtes religieuses juives ;

- Il avait choisi un groupe d'amis fidèles qui l'accompagnaient partout.

Au fond, nous remarquons que sa foi et son travail se déroulaient principalement en communauté, lors des réunions publiques. Parfois les gens ne le comprenaient pas, parfois ils réagissaient avec colère. Si les disciples le quittaient, il continuait à rechercher la communion avec la foule. La conversation qu'il eut avec ses disciples le soir avant de partir consciemment à la rencontre de sa mort, est émouvante. Il leur fait savoir clairement qu'il désire leur amitié, la communion avec eux : "Combien j'ai désiré

prendre ce repas de la Pâque avec vous avant de souffrir", dit-il selon Luc 22:15. Il confirme la manière dont ils l'ont servi : "Vous êtes demeurés continuellement avec moi dans mes épreuves", dit-il à ses disciples.

Jésus connaît les gens qu'il appelle ses amis. L'un est un traître, les autres l'abandonnent. Mais il a besoin d'eux pour l'inspiration et le soutien quand il sert le monde, quand il souffre pour l'Evangile du Royaume. Il sait qu'à Jérusalem des gens veulent qu'il disparaisse. Mais il va quand même aux fêtes que Dieu a instituées pour le peuple, afin de célébrer sa grâce et sa charité. La communauté des personnes engagées dans la foi inspire au service.

Nous savons servir. Nous le faisons chaque jour, quand nous nous occupons des personnes, dans la conviction que Jésus est venu au monde comme une lumière dans la nuit. Notre souffrance signifie ainsi : persévérer dans notre engagement au monde, même quand les hommes ne comprennent pas cet amour et quand ils n'acceptent pas non plus ce que nous voulons dire.

AU SERVICE MENNONITE DE MEDIATION

par Juan José Romero

Comme vous pouvez le deviner, mon nom a une résonnance espagnole. En effet, je suis né en Espagne, mais j'ai passé la plus grande partie de ma vie à Bruxelles. Ville où j'ai connu le Seigneur. Ville où je me suis marié et où j'habite avec mon épouse et mes trois enfants.

Après avoir fait l'Ecole Biblique du Bienenberg, en 1988 j'ai commencé à travailler au Centre Mennonite de Bruxelles comme coordonnateur des activités. Après avoir vécu une année aux Etats-Unis, je travaille actuellement à plein temps en tant que médiateur et formateur à la gestion des conflits au Service Mennonite de Médiation.

Je me suis intéressé tout personnellement à ce type de travail lorsque je me suis aperçu qu'il n'y avait pas, au sein des églises dont j'avais connaissance, une structure formée et compétente pour gérer et transformer des situations de conflit. Certes, il était approprié de faire appel à l'une ou l'autre connaissance de l'extérieur pour aider et / ou venir trancher dans des situations difficiles

au sein de certains groupes, mais j'ai aussi vu, dans le résultat, que ceci venait souvent creuser davantage le fossé qui séparait les parties qu'une approche réconciliatrice. La prière et la compassion envers l'autre sont de bonnes aides, mais cela ne suffit pas.

J'ai vu et compris qu'il faut des personnes préparées et formées à ce type de ministère, et qui puissent avoir un certain recul par rapport aux situations conflictuelles. J'ai pris au sérieux le défi que cela pouvait constituer pour notre Centre, ce nouveau type de travail et d'activités, j'ai essayé alors d'y voir clair, et comment le Seigneur pouvait nous montrer sa volonté pour cette tâche. Je crois que le Seigneur veut des gens préparés dans ce ministère dans nos églises... mon travail au quotidien me le fait dire. Il n'y en pas suffisamment.

Notre histoire mennonite est marquée par une tradition très forte dans le domaine de la paix, au sens du "shalom" biblique. Nous en avons hérité, mais nous devons continuer à l'alimenter. Nous ne pouvons pas nous contenter de nous reposer sur nos lauriers et de cette tradition, aussi intéressante soit-elle pour les autres chrétiens ou pour le monde actuel.

Un autre axe important de mon travail concerne la perte de sens et de communication actuelle dans nos sociétés et nos églises contemporaines. C'est assez paradoxal alors que nous nous équipons, comme jamais

l'histoire humaine n'a pu le faire, d'instruments de plus en plus performants nous aidant dans la communication avec les autres : téléphones portables, fax, satellites de communication, internet... l'homme moderne a bien du mal à communiquer avec ses semblables.

Un travail donc, de formation et de prévention s'impose plus que jamais. Ceci est devenu nécessaire et urgent. La plus grande partie de mon travail suit cette ligne : la dimension pédagogique et formatrice à équiper des personnes par des formations, conférences, séminaires, etc... à la prévention des conflits et aux dimensions de la réalité humaine à travers la communication interpersonnelle. L'autre dimension est celle d'aider dans des situations conflictuelles d'église ou ailleurs, à retrouver des dimensions relationnelles nouvelles, riches de sens pour les gens.

Ce travail semble avoir du sens puisque des chrétiens engagés, des responsables d'églises, des facultés théologiques sont demandeurs et trouvent pertinent ce genre de réflexion dans le milieu chrétien. J'aimerais attirer ici l'attention de tous ceux qui dirigent nos églises mennonites en Europe à ne pas rester à la traîne et à voir ce qui se fait ailleurs, au sein du peuple mennonite. Le travail pour la paix devrait, plus que jamais, avoir des dimensions riches de sens dans un monde qui a tant de mal à vivre.

Dans le domaine du travail pour la paix, la création n'a jamais eu de limites, nous devons continuer à contribuer avec d'autres à développer les axes initiés par ceux qui nous ont précédés, que ce soit par l'éducation et la formation ou par des actes concrets.

Finalement, ma motivation personnelle continue à être inspirée par plusieurs articulations :

- Par la vie et le témoignage de Jésus-Christ, lui le Prince de la Paix : inspiration toujours renouvelée et actuelle.

- La tradition qui se dégage de l'église mennonite, à laquelle j'appartiens.

- Mais aussi par toutes les actions de ceux et celles qui, à travers le monde, donnent de leur temps et de leurs forces pour un monde meilleur.

CONSOLATION ET ESPERANCE

par Hildegard Wiedemann-Fässler

S'est formée au travail d'aumônerie hospitalière, à la consultation, à la thérapie et à la cure d'âme.

En chemin vers l'avenir de Dieu. En prononçant lentement ce titre et en l'intériorisant, il devient une question. L'avenir ! Existe-t-il encore ? L'avenir de Dieu existe certainement. C'est écrit, en effet. Mais y a-t-il encore un avenir pour moi ? Pour mes enfants et mes petits-enfants? Un avenir pour les enfants de ce monde ?

- Journellement, 40 000 enfants meurent de faim ou par manque de soins. Sont -ils en chemin vers l'avenir de Dieu ?

- En Afrique, en Asie et en Europe des centaines et des milliers de réfugiés sont en route pour fuir la violence, le meurtre et la faim. Sont-ils en chemin vers l'avenir de Dieu?

- Les déserts croissent. Les forêts meurent. La population mondiale explose. La production des armes ne peut être stoppée, je ne mentionnerai que la folie avec les mines explosives enfouies en terre. Les peurs se multiplient devant la pauvreté, la perte du travail, la maladie d'Alzheimer, le cancer, le sida. En route vers l'avenir de Dieu ?

A l'arrière-plan du thème de la M.E.R.K. se trouve la commémoration de Menno Simons. Comment voyait-il l'avenir, pour lui-même, pour les églises, pour le monde ? Par "avenir de Dieu", les hommes du XVIe et du XVIIe siècles pensaient davantage à ce qui adviendrait après la fin du monde. Etait-ce le cas aussi pour Menno Simons ?

Friedrich von Spee, l'auteur du chant : "O Heiland, reiss die Himmel auf", (O Seigneur, ouvre les cieux) était bouleversé par le malheur que la Guerre de Trente Ans avait causé à ses contemporains. Dans ses prières, il questionne le Christ : "Où es-tu, consolateur du monde entier, toi sur qui le monde bâtit son espérance ?" Cette question ressemble au cri de beaucoup de nos contemporains : "Dieu, pourquoi n'interviens-tu pas au milieu de l'incommensurable souffrance ?"

Qu'est-ce qui peut être une consolation pour moi ? Sur quoi puis-je construire mon espérance ? Friedrich von Spee s'attend à quelque chose pour le monde. Un avenir pour la terre. L'avenir de Dieu ne commence pas seulement quand ici bas tout est pourri et anéanti. L'avenir de Dieu a déjà commencé. Il est là depuis longtemps.

Mon espérance ?

1. Mon espérance a un signe !

Il existe une merveille de la nature que l'on voit partout dans le monde entier : l'arc-en-ciel. L'arc-en-ciel est quelque chose de beau, c'est comme une apparition. La lumière du soleil se brise en millions de gouttelettes de pluie et fait apparaître ses merveilleuses couleurs que nous ne voyons

pas d'ordinaire. On ne peut pas toucher l'arc-en-ciel ni le retenir. Il apparaît et disparaît comme le souffle, il est l'incarnation de quelque chose de délicat, d'incompréhensible et de merveilleux qui se dérobe à toute mainmise. Et singulièrement, dans la Bible, l'arc-en-ciel symbolise l'espérance en quelque chose de durable, de perpétuel. Il est le signe de quelque chose qui ne passe pas.

Dans le récit de Noé, il est écrit : "Voici le signe de l'alliance que je mets entre moi, vous et tout être vivant avec vous... J'ai mis mon arc dans la nuée pour qu'il devienne un signe d'alliance entre moi et la terre". Dans cette alliance entre Dieu et les hommes, il y va de la vie de toutes les générations sur la terre. Rien de ce qui entrave ou détruit la vie ne saurait dorénavant être mis en rapport avec ou sur le compte de Dieu. Dieu veut la vie! C'est pour cela que l'arc est là.

Pour cela, il faut un minimum de continuité dans l'avenir. Or, l'arc-en-ciel ne peut guère s'envisager comme symbole de continuité et de perpétuité. A nos yeux, les symboles de l'éternité sont faits de roche ou de pierre, de métal ou de béton. Le symbole de l'alliance de Dieu avec la vie ne représente rien de fort, de solide ou d'immobile, au contraire : c'est quelque chose de vraiment fin et délicat, que nous ne pouvons saisir, et qui se dérobe chaque fois à nos regards. Le fragile arc-en-ciel peut-il symboliser ce qui dure, la vie et l'avenir ?

Je pense que oui ! Car la vie humaine, celle des animaux et des plantes, de même que la vie intellectuelle et spirituelle, c'est quelque chose de vraiment fin et délicat, c'est un miracle qui ne peut que nous étonner. Telle est la

vie pour laquelle nous nous faisons aussi beaucoup de soucis tout en sachant qu'elle a une fin. Nous ne pouvons pas simplement nous emparer de la vie. Si nous la saisissons de force, nous la dérangeons et la détruisons. La vie ne peut être forcée ni par l'argent ni par la puissance, ni se laisser commander par la connaissance.

Mais cette vulnérabilité de la vie est plus forte que le métal ou la pierre. Lao-Tse disait : "Il n'y a rien de plus doux que l'eau et pourtant elle s'impose aux pierres les plus dures. Ce qui est doux est plus fort que ce qui est dur". La Bible aussi est pleine de cette vérité.

En annonçant le règne de Dieu, le prophète Zacharie dit: "Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais par mon esprit, dit l'Eternel des armées" (4:6). Il dit aussi : "Voici, ton roi vient à toi... Il est humble..." (9:9). Ou souvenons-nous de l'histoire de la naissance de notre Seigneur. Une femme donne naissance à un enfant et Dieu dit : "C'est moi. C'est ainsi que je viens à vous : petit, doux, vulnérable". A vrai dire, c'est une perspective qui peut nous sembler naïve. Ce qui est fin, doux et fragile devrait - en tout cas à la longue et pour l'avenir - être plus fort que le pouvoir et la force réunis. Jésus le rappelle en disant : "Heureux sont les doux: ils auront la terre en partage". Les doux atteignent le but, ils vivront.

C'est ainsi que nous sommes en route vers l'avenir de Dieu qui a commencé avec son "oui" à la vie que nous rappelle l'incommensurable signe d'espérance qu'est l'arc-en-ciel.

2. Mon espérance s'enracine dans une histoire

L'histoire du jardin d'Eden que les hommes doivent cultiver et garder, comme le rapporte le récit biblique. Deux récits de la création se trouvent au début de la Bible. Tous deux décrivent le rapport de l'homme avec son milieu. Dans l'un des passages, il est dit : "Remplissez la terre et l'assujettissez ; et dominez..." (Genèse 1:28). Ceci, nous l'avons fait depuis longtemps et le faisons encore. Nous en avons le résultat sous nos yeux : le sol est empoisonné, l'air sent mauvais, les fleuves et les mers sont pollués et meurent.

Mais il y a aussi le second passage. Il ne parle pas de la domination de la terre mais dit que l'homme doit "cultiver et garder le sol" (2:15). Ce second passage est la raison de mon espérance pour l'avenir de Dieu. L'espoir naît en moi quand je constate que des gens cultivent et gardent la vie. Cultiver et garder le sol signifie que notre préoccupation ne se tourne pas vers l'environnement, mais vers tout ce qui vit avec et autour de nous, vers notre entourage vivant. Tant que nous parlons d'environnement, nous nous mettons en avant et nous l'utilisons à notre gré. Or l'homme n'est pas au centre de la vie, nous ne sommes pas le centre de la vie, c'est Dieu. Nous sommes les co-créatures de tout ce qui vit et que Dieu a créé. Albert Schweitzer disait : "Je suis une vie voulant vivre parmi d'autres vies qui elles aussi veulent vivre".

Celui qui prend soin des arbres en ayant comme seul souci l'amélioration de l'air que nous respirons, qui les soigne parce qu'ils nous sont utiles, le fait dans l'intérêt de l'utilité des arbres, et non pour leur propre raison d'être.

Une telle conception détruit à long terme le sol qui est à cultiver et à garder.

Un des chants que nous chantons parfois le dit bien :

Dieu nous a donné des oreilles pour que nous entendions.
Il nous donna la parole pour que nous comprenions.
Dieu ne veut pas détruire cette terre
Il l'a créée bonne. Il l'a créée belle.

Dieu nous demande de cultiver et de garder la terre. Quand les hommes sont prêts à changer leur vie et à corriger leur comportement, l'espoir commence à naître. La Bible parle alors de conversion, et cela signifie une conversion des pensées et du comportement. Celui qui s'engage dans cette voie fait une mauvaise expérience : en effet, tout changement coûte son prix, heurte quelqu'un et restreint le mode de vie.

Nous disons par exemple : "Fumons et buvons moins", ou "Cessons d'ingurgiter des produits chimiques", ou encore: "Limitons volontairement notre vitesse". A chaque fois, nous allons à l'encontre de la tendance de notre société prodigue de consommation. De façon générale, nous retrouvons un peu de simplicité et cessons de vouloir tout posséder. Mettre tout cela en oeuvre et y parvenir, c'est déjà une belle conversion.

Soudain, une autre voix dit : "Vous êtes fous ! Qui donc achètera tout ce que produisent les usines ?" Votre conversion et votre nouvelle manière de vivre se font aux dépens des productifs. Les emplois supprimés pour cause de rentabilité causent assez de drames pour que vous n'en

rajoutiez pas en propageant un tel style de vie". Mais n'en va-t-il pas souvent ainsi : on étouffe presque toutes les tentatives de réforme en utilisant l'argument de la perte d'emplois. En effet, quelle que soit la production, aussi malsaine, dangereuse, injuste et immorale soit-elle, il y a toujours des gens qui en ont besoin pour vivre et d'autres qui en profitent.

L'apôtre Paul en savait quelque chose. Lorsqu'à Ephèse, il apporta le message de l'avenir de Dieu en Jésus-Christ, toute une corporation artisanale se regroupa contre lui car des emplois étaient en jeu. Ephèse était le centre du culte d'Artémis, et les orfèvres produisaient des souvenirs en masse. Lorsque Paul recommanda aux chrétiens de ne point acheter et adorer ces faux dieux, les orfèvres furent pris de panique : si les gens suivaient les recommandations de l'apôtre et n'achetaient plus leurs productions, leur métier allait disparaître et la déesse Diane réduite à presque rien (cf. Actes 19).

Pour nous non plus, il n'y a pas d'autre alternative : l'avenir commence par la conversion. L'espérance pour l'avenir augmente quand nous sommes prêts à en payer le prix, c'est-à-dire à partager les uns avec les autres et entre nous ce que nous avons : le pain et le travail, le temps et la connaissance, les matières premières et les avantages. La dernière strophe du chant cité plus haut dit :

Dieu nous donna des mains pour que nous agissions,
Il nous donna des pieds pour que nous soyons
fermement debout.
Avec nous, Dieu veut transformer la terre.
Nous pouvons recommencer la vie.

3. Mon espérance se nourrit d'une expérience.

L'expérience d'une conversion possible. La conversion est non seulement nécessaire et salvatrice, mais possible. Jésus a invité les hommes à faire cette expérience. Luc raconte comment un légiste vint à Jésus, lui posant la question : "Que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? Jésus lui dit: Qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ? Il lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même. - Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela, et tu vivras" (Luc 10:27-28).

Jésus part visiblement de l'idée que ce que Dieu a dit est à prendre tel quel, et que l'homme est capable de l'appliquer. Sur cette base seulement, on peut comprendre comment Jésus a vécu, ce qu'il a dit et a fait, seulement parce qu'il le vivait. Ainsi il a pu dire au légiste : Fais cela et tu auras la vie. Jésus n'a pas dit : Crois-le, apprends-le par coeur, conserve-le soigneusement dans un livre et prêche-le aux autres ! Mais : Fais cela et tu auras la vie ! Tel est son mot d'ordre.

Se convertir signifie : faire ce que nous croyons et confessons. C'est alors que nous faisons l'expérience d'où nous tirons notre espérance. Mère Térésa décrit son expérience comme suit : "Chaque jour je rencontre Jésus, d'abord à la messe d'où je tire ma force, ensuite en chaque pauvre, en chaque souffrant que je vois et que j'accueille. C'est un seul et même Jésus : à l'autel et dans la rue. Et l'un n'est pas sans l'autre".

Jésus décrit cette expérience ainsi : ce que vous avez fait à l'un des plus petits d'entre eux, vous me l'avez fait, à moi. Dans ce cas, Christ nous apparaît sous l'aspect de la misère. C'est ainsi que l'expérimentent par exemple, les volontaires qui s'occupent des civils au milieu de la guerre, ou des pauvres dans le monde.

Mon espérance se nourrit de l'expérience que je peux faire journellement si j'accepte d'essayer de faire ce que je crois. Cela signifie peut-être que je m'engage pour de petites actions. Un chant le dit : "Maintes petites gens, à maints petits endroits, faisant maints petits pas, peuvent changer la face du monde...". Nous aimons à le chanter, mais osons-nous l'appliquer ? ou en faisons-nous l'expérience ?

Nous ne pouvons guère changer le monde. Les structures de la violence, de la peur et de l'injustice sont profondément enracinées et puissantes. Mais nous avons la possibilité d'agir autrement au sein de ces structures, et de vivre selon d'autres normes. Cela signifie que nous pouvons quitter la voie large, faire demi-tour et chercher la voie étroite où co-habitent la paix et la justice.

Au cours du mois de mars 1995, j'ai vu une photo dans un de nos quotidiens représentant un soldat Tutsi consolant un garçon Hutu atteint de malaria, dont les parents avaient été massacrés par des partisans fanatiques du gouvernement. La photo m'a vraiment frappée : l'enfant était malade et seul, et à ses côtés on voyait le soldat avec son air martial, et puis ce geste doux, protecteur de la main de l'homme sur l'enfant souffrant. Oui, cela est possible, au milieu de la haine et de la mort, un geste de vie, de réconfort et

d'espérance : "changer la face du monde" au moyen d'un peu d'humanité.

Je pense aussi à cette pauvre femme hindoue à Calcutta qui venait de recevoir sa portion hebdomadaire de riz. Naturellement, et sans l'ombre d'une hésitation, elle la partagea avec une femme musulmane qui n'avait rien reçu. "Pourquoi faites-vous cela ?" demanda Mère Térésa, "ce riz devait nourrir votre famille pour une semaine". La femme hindoue répondit : "Cette femme-là n'a rien eu. Elle a des enfants. Ils ont faim. Aujourd'hui".

Mon espérance se nourrit d'expérience. L'expérience que la conversion est possible. Mais qui se convertit partage, distribue la vie comme dans ce récit de l'Evangile: beaucoup de gens avaient faim. Un enfant donna ce qu'il avait : cinq pains et deux poissons, et tous furent rassasiés.

Là où l'on partage, la face du monde change, une part de la bonté de Dieu vient à briller, elle éclaire tous les hommes. Je conclus avec un texte d'espérance d'Ulrich Schaffer:

Je ne veux pas espérer qu'avec la tête,
Qu'en théorie et en paroles,
Mais engager mon être
Sur cette voie.

Je veux faire les petits pas de l'espérance,
Ceux qui se présentent chaque jour :
Au travail, dans le voisinage
Par mes regards ou par un appel
téléphonique,
Ou au moyen d'une lettre.

Je peux parler d'espérance
Dans la mesure où
Je suis prêt à donner vie à mes paroles
A m'engager pour l'espérance
Et à en payer le prix.
Sinon, l'espérance n'est qu'un
comportement de peu de valeur
Qui résonne de mots creux.

REPONSE A HILDEGARD WIEDEMANN-FÄSSLER

par José Gallardo

José Gallardo exerce un ministère pastoral pour la réhabilitation des prisonniers et des drogués et dans une maison pour les malades du SIDA. Il est prédicateur dans les communautés de la région de Burgos (Espagne).

1. Espérance et consolation chez Menno Simons

"Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au coeur de Jérusalem et criez-lui que son combat est terminé, qu'elle est graciée de sa faute, qu'elle a reçu de la main de l'Eternel au double de tous ses péchés" (Esaïe 40:1-2).

C'est par ces paroles que le Seigneur s'adresse à son peuple en exil à travers le prophète Esaïe. Jérusalem était en ruines, brisée et sans défense. Sa population avait été torturée et déportée loin de ses demeures et de son pays. Leurs oppresseurs les avaient humiliés et contraints à abandonner leurs lieux saints, leurs traditions et leur sécurité.

Le Peuple d'Israël était exilé dans la fière et hautaine Babylone, avec ses idoles et ses abominations ; mais l'amour, la tendresse et le réconfort du Seigneur les environna et vint à leur coeur comme une eau fraîche dans le désert. Cette prophétie fut donnée en signe d'espérance, pour annoncer la fin de leurs souffrances, mais c'était encore

à venir. C'était l'avenir de Dieu. Ce n'était pas une fausse espérance, c'est arrivé comme promis.

C'est aussi la Parole de Dieu qui a apporté la consolation et l'espérance à Menno Simons.

En effet, c'est en lisant l'Ecriture que ce prêtre catholique romain reçut la paix, l'assurance et la hardiesse pour prêcher et vivre l'Evangile de Jésus-Christ et pour apporter consolation et espérance au mouvement anabaptiste exposé au danger.

Son monde, comme le nôtre, était rempli de combats et d'incertitudes. Sa vie était constamment menacée de l'intérieur et de l'extérieur. Il était persécuté par les catholiques et par les protestants, il était rejeté et attaqué par ses frères extrémistes.

Sa source de consolation et d'espérance était la lecture de la Bible et sa profonde communion avec Dieu. L'amour et la fidélité de sa communauté anabaptiste lui donnèrent aussi la force d'endurer une vie si fatigante qu'il décrit en ces termes :

"Avec ma pauvre et faible épouse et mes enfants, j'ai enduré durant 18 ans l'anxiété, l'oppression, l'affliction, la misère et la persécution... nous devons nous cacher en des endroits reculés... nous devons être sur nos gardes quand un chien aboie, la crainte que la police ne vienne nous arrêter... En bref, tandis que certains sont glorieusement récompensés pour leurs services par de grands revenus et une vie agréable, notre récompense et notre part ne sont que le feu, l'épée et la mort" (in "Reply to Gellius Faber", Complete Writings, Scottdale, Pa, 1956, p.674).

2. Ma propre expérience

Je suis moi-même venu de la tradition catholique romaine à l'anabaptisme, je partage avec Menno Simons la merveilleuse découverte de la Parole de Dieu comme la véritable source de consolation et d'espérance pour ma vie et mon ministère.

J'ai souffert moi-même de bien des difficultés et des malentendus à l'intérieur et à l'extérieur de notre fraternité. Et maintenant encore, alors qu'à Burgos, nous essayons d'apporter consolation et espérance à ceux qui sont en prison, ceux qui sont drogués et ceux qui sont malades du Sida, nous devons faire face au rejet, à l'ostracisme venant de l'église et de la société. Nous avons constamment besoin d'un ressourcement auprès du Consolateur, la consolation qui vient de Dieu et aussi du peuple de Dieu.

3. Mais comme le dit Hildegard :

"L'espérance commence à grandir, quand les personnes sont prêtes à changer leur vie, à corriger leur comportement, à changer en pensée et en action, un changement qui coûte quelque chose". "Oui, le changement est possible... cela veut dire faire ce que nous croyons et confessons".

Oui, à Burgos, nous voyons qu'il se passe quelque chose, des personnes viennent au Seigneur, changées et transformées par Dieu. Des situations désespérées changent et l'espoir renaît.

Je suis d'accord : c'est par "beaucoup de petites gens, dans beaucoup d'endroits différents, qui font de petits pas, que la face du monde peut changer".

J'ai été profondément impressionné en voyant l'automne dernier à Elkhart (Etats-Unis), une vidéo intitulée : "Frère, Frère" produite par l'église mennonite, mais jouée par les personnes mêmes à qui cette histoire était arrivée. C'est l'histoire vraie d'un chauffeur de taxi arabe venant au secours d'un soldat israélien attaqué par un terroriste et laissé à demi-mort dans une rue de Nazareth.

L'israélien appelait au secours : "Frère, frère !" et l'arabe le fit transporter à l'hôpital où le soldat israélien fût soigné par des médecins arabes, israéliens et chrétiens (et mennonites).

Ce petit geste de paix au coin d'une rue de Nazareth est devenu un symbole le jour où les accords de paix furent signés entre Israéliens et Palestiniens. Les deux hommes: le chauffeur de taxi arabe et le soldat israélien, furent invités à assister à cette journée.

Cette histoire montre bien comment notre simple obéissance à Dieu, dans la complexité des problèmes autour de nous, peut faire la différence et changer le monde, notre monde.

4. Comme l'a compris Menno Simons...

En lisant la Bible, nous ne pouvons pas rester confortablement assis dans notre bien-être, pendant que d'autres souffrent autour de nous. Nous devons être

"miséricordieux, comme notre Père est miséricordieux" (Luc 6:36).

- Esaïe 61:2-3 dit que le Messie va "consoler tous ceux qui sont dans le deuil".

- En Jérémie 31:13, Dieu dit : "Je changerai leur deuil en allégresse, je les réjouirai après leurs tourments".

- L'apôtre Paul, dans 2 Corinthiens 1:3-4, évoque : "Le Père compatissant et le Dieu de toute consolation qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans toutes sortes d'afflictions".

- Et dans Philippiens 2:1-2 et 5, il écrit : "Si donc il y a quelque consolation en Christ, s'il y a quelque encouragement dans l'amour, s'il y a quelque communion dans l'Esprit, s'il y a quelque compassion et quelque miséricorde... Ayez en vous la pensée qui était en Jésus-Christ !"

- "Notre consolation abonde par le Christ" (2 Corinthiens 1:5).

5. En marche vers l'avenir avec Dieu...

...signifie marcher dans ses voies, en faisant sa volonté au milieu de la souffrance, du désespoir, en recevant la consolation et l'espérance de Dieu et de son peuple, et apporter à d'autres la même consolation et la même espérance.

Mais les mêmes questions reviennent toujours : avons-nous de l'espérance pour l'avenir du monde ? Y a-t-il des solutions dans les problèmes croissants de famine, de pauvreté, de délinquance, d'insécurité, de guerre, de maladie et de mort ?

Une chose est sûre : nous, les enfants de Dieu, nous n'avons pas à douter, à désespérer et à craindre, mais à croire, à espérer et à aimer.

6. Nous avons trois raisons d'espérer en l'avenir

a) Nous avons vu la fidélité de notre Dieu dans les combats du passé.

b) Nous voyons des signes de consolation et d'espérance dans ce qui se passe aujourd'hui.

c) L'avenir est entre les mains de Dieu. Nous avons à écouter sa voix, à obéir à son appel pour servir et même souffrir pour l'amour de lui.

7. Qu'apprendrons-nous de Menno Simons aujourd'hui, pour nous aider à apporter consolation et espérance pour demain ?

Il est important de ne pas oublier ce qui était essentiel pour Menno Simons, alors que nous célébrons aujourd'hui son 500e anniversaire. Il est clair qu'il est devenu un chrétien engagé, profondément consacré à la personne de Jésus-Christ.

a) Il s'est tourné vers la Parole de Dieu comme vers un guide sûr pour sa foi et pour sa vie.

b) Il a compris que la paix et l'assurance dont nous avons besoin ne peuvent venir que de l'obéissance courageuse au Dieu vivant.

c) Il a vécu dans une dépendance totale envers le Père et son Consolateur l'Esprit Saint, sachant que :

"Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ" (1 Corinthiens 3:13).

SEMER LA PAIX EN CROATIE

par Wolfgang Krauss

Durant l'été 1993, j'ai séjourné plusieurs semaines dans différents camps de réfugiés dans la région Adriatique de la Croatie. Depuis quelques mois, il y avait une guerre ouverte entre les Musulmans et les Croates en Bosnie. Dans les camps, les tensions entre les réfugiés grandissaient de jour en jour.

C'est dans cette situation qu'arrive un jour brutalement la nouvelle : la ville de Bugojno, tenue jusqu'alors par les troupes croates, est tombée entre les mains de l'armée musulmane, "Armija Bih" :

- "Bugojno est tombée", tire la presse croate ;
- "Les Musulmans ont tué nos hommes !" crient les femmes croates.

L'atmosphère entre les femmes croates et musulmanes dans le camp semble proche de l'explosion.

Un jour, je reçois un appel téléphonique d'amis musulmans du camp du village de Sutivan, sur l'île de Brac. Ils me demandent de venir et d'intervenir, car ils craignent un attentat de la part des Croates. Quelques

heures plus tard, j'arrive sur l'île avec le bac. M'est-il possible de faire quelque chose ? Je connais beaucoup de réfugiés, mais je ne sais pas si j'ai la confiance des deux parties en conflit.

Je parle d'abord avec les musulmans qui m'ont appelé. Nous commençons une série d'entretiens avec les femmes croates et musulmanes, soit en groupe, soit en particulier. Tous acceptent le dialogue. J'écoute ce que les femmes ont à me dire : les récits de la guerre, de la fuite, de l'expulsion, la vie de réfugié, la peur quant aux autres membres de la famille, la haine et la colère envers ceux qui conduisent cette guerre... et ici, dans le camp, les femmes et les enfants de l'autre ethnie sont à portée de la main.

Dans sa ville ou son village, on vivait en paix, puis on s'était défendu contre l'ennemi commun, et même ici, dans le camp, ont était arrivé à s'entendre à peu près, même avec les quelques serbes qui s'y trouvaient. On a vu des tensions dans le passé, mais maintenant, après les événements de Bugojno, les voisines du passé sont devenues des ennemies.

Ils parlent tous la même langue et pourtant ils n'arrivent pas à se comprendre... Et moi, bien que je ne leur parle que par le truchement d'un interprète, je comprends les sentiments de la colère, de la détresse, de la consternation et de la honte entre les femmes.

Durant une semaine je participe chaque jour à de longues conversations. Je passe beaucoup de temps en prière. Les gens ont confiance en moi et m'acceptent dans ce rôle de médiateur. La tension baisse. Mais la détente ne s'amorce réellement que lorsque quelques femmes et quelques soldats croates reviennent, témoins, ayant vécu le drame de la défense croate et de la prise de Bugojno par les forces musulmanes. Par leur présence et leur témoignage ils prouvent que tous les croates ne sont pas tués.

Une femme plus âgée lance un appel à la raison :

- "Cela ne suffit-il pas que les hommes se tirent dessus? Faut-il encore faire la guerre dans le camp de réfugiés ?"

Elle raconte comment on les a aidés à s'échapper avec d'autres réfugiés en passant par les territoires serbes et comment des soldats serbes ont été corrects et aimables avec eux. Cependant, l'un d'eux leur dit en les quittant:

- "Fuyez vite car si nous recevons des ordres pour vous tirer dessus, nous le ferons".

Cette année, au cours du mois de mars, je suis à nouveau dans les rues de Bugojno. J'ai perdu de vue la plupart des femmes que j'avais rencontrées. Elles ont été dispersées dans le pays ou plus loin, dans le monde. Au cours de nos entretiens, nous nous sommes beaucoup

rapprochés, me sentant croate avec les femmes croates, presque musulman avec les femmes musulmanes. Comment vivent-elles maintenant ? Sont-elles en sécurité? Sont-elles ouvertes à la paix et à la réconciliation ?

Evidemment, ni mes interlocutrices d'alors ni moi-même ne pouvons changer quelque chose à cette situation de guerre... Avons-nous pu y contribuer un peu? N'avons-nous pas commencé à faire la paix ? N'avons-nous pas réglé un conflit ? N'avons-nous pas barré la route aux images des femmes ennemies ?

EN MARCHE VERS L'AVENIR AVEC DIEU !

par Dora Geiser

Après avoir exercé un ministère dans les assemblées mennonites en Allemagne auprès des femmes et dans un contexte oecuménique pendant plusieurs années, elle est aujourd'hui institutrice en Suisse.

Le sixième Congrès Mennonite Européen nous donne l'occasion de nous souvenir de notre héritage. Le but n'est pas de glorifier le passé, mais nous voulons recevoir, au travers des histoires de la vie des hommes et des femmes d'antan, des impulsions pour notre temps. Ils ont vécu dans des temps difficiles. Il fallait se mettre en marche et en recherche de la volonté de Dieu. Nombreux sont les témoignages rapportant comment ces personnages du XVIe siècle ont relevé les défis de leur temps. Un regard minutieux sur ces événements peut nous aider à considérer notre époque moderne de manière critique, et il peut, comme pour nos prédécesseurs, nous aider à nous intéresser plus sérieusement à la Bible. Se préoccuper de l'héritage, de la tradition, pour le dire avec les mots de Richard Huch, ce n'est pas soulever les cendres, mais c'est communiquer la flamme.

En marche vers l'avenir avec Dieu !

Qu'est-ce que cela signifie pour nous ? Quand commence-t-il ? Cet avenir ne serait-il qu'une consolation pour l'au-delà ?

Etre en marche, c'est plus simple à comprendre. Celui qui se trouve en marche, témoigne de sa mobilité, de son ouverture à la nouveauté ; les hommes qui se trouvent en marche rencontrent d'autres hommes, d'autres habitudes, d'autres cultures, ils rencontrent ce qui leur est étranger. Celui qui chemine trouvera des bifurcations ; pour continuer, il devra prendre des décisions. Celui qui chemine peut se tromper, buter et se blesser, il connaît des moments d'angoisse.

Nombreux sont ceux qui, parmi nous aussi, ressentent un malaise par rapport à la société de consommation, du toujours-plus et des performances maximales. C'est une voie sur laquelle le plus faible perd pied. Les personnes ayant droit à la dignité, au respect et au travail, sont de moins en moins nombreuses. Les deux tiers de la population mondiale ont faim, alors qu'on observe une surproduction alimentaire ici en Europe. Il n'est dès lors pas étonnant de voir autant de gens en fuite - des réfugiés économiques comme on les appelle. La violence est à l'ordre du jour. Il est quotidiennement question de guerre, de mort, de douleur et de faim. Devant tant de misère, de détresse et d'injustice, l'impuissance et le découragement prennent le dessus. Nous sommes paralysés et nous nous contentons de regarder.

Où est l'avenir avec Dieu ?

"Ainsi parle l'Eternel : Observez le droit et pratiquez la justice, car mon salut est sur le point d'arriver et ma justice

de se révéler. ... Crie à plein gosier, ne te retiens pas, élève ta voix comme un cor et annonce son crime à mon peuple, à la maison de Jacob ses péchés ! ... Voici le jeûne auquel je prends plaisir : détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens du joug, renvoie libres ceux qu'on écrase, et que l'on rompe toute espèce de joug ; partage ton pain avec celui qui a faim et ramène à la maison les pauvres sans abri ; si tu vois un homme nu, couvre-le et ne te détourne pas de celui qui est ta propre chair. Alors ta lumière poindra comme l'aurore, et ta guérison germera promptement ; ta justice marchera devant toi et la gloire de l'Eternel sera ton arrière-garde" (Esaïe 56:1 ; 58:1, 6-8).

Le prophète s'adresse au peuple qui revient de l'exil. Le jeûne dont il est question ici concerne le culte pour lequel tout le peuple se trouvait réuni. Il s'agissait de grands jours de repentance et de prière. Mais ces cultes déplaisaient à Dieu. Pourquoi donc ? Le verset 3 dit : "Voici, le jour de votre jeûne, vous vous livrez à vos penchants, et vous traitez durement tous vos ouvriers". Le prophète parle sans ambiguïté. Il désigne les actions injustes : des hommes sont maintenus enchaînés, les pauvres meurent de faim, les sans-abri n'ont pas de lieu pour se réfugier, celui qui est nu est dépouillé de sa dignité. Le mot prophète - en hébreux "navi" - ne désigne pas celui qui prédit, mais celui qui dit. Il désigne celui qui révèle, qui dévoile ce qu'on préférerait garder caché et secret. Il dévoile à l'aide de la Parole : détacher les chaînes de la méchanceté, dénouer les liens du joug, rompre toute espèce de joug. Ces exigences à l'adresse du peuple de Dieu sont présentées comme des actes de YHWH. Avant que l'homme n'intervienne, Dieu a déjà agi. Détacher les chaînes de la méchanceté : c'est Dieu qui le fait. Il délivre de la détresse, de la douleur et du malheur. En

le confessant, nous sommes appelés à faire de même. Dieu soutient l'opprimé, l'affamé, le prisonnier, la veuve et l'orphelin. Il prend le parti de tous les défavorisés dont les droits sont bafoués. Il les aide à retrouver leurs droits. Cet acte divin requiert nos actions. Dénouez les liens de l'économie de marché. Libérez-vous d'une idéologie d'économie de marché selon laquelle les moins performants sont automatiquement laissés pour compte. Ne rendez pas davantage hommage à un matérialisme et à un ordre de la société qui laisse dépérir spirituellement l'homme et qui le laisse sombrer dans le dénuement et les dettes. Résistez à la nécessité de la consommation qui vous asservit.

Libérer les maltraités et les aliénés : il s'agit là de ceux qui sont exploités par les grands, que l'on dépouille, qui sont exposés à la cupidité des puissants, les petits paysans d'Amérique Centrale et d'Afrique qui n'obtiennent pas de juste prix pour leur production.

Partager son pain avec les affamés : cette exigence n'implique pas seulement la mise à disposition de nourriture, mais elle implique également le partage de la détresse de l'autre et l'engagement personnel. Donnez une chance aux chômeurs, partagez votre travail, vos possessions, votre vie: voilà aujourd'hui l'exigence du prophète.

Habiller ceux qui sont nus : la nudité est synonyme de honte. Celui qui est nu ressent de la honte, il a peur, il se retire et se cache. La faiblesse de l'homme nu est évidente, tout comme son impuissance et sa pauvreté. La justice pour les hommes tombés dans la détresse est requise. Nous devons élever nos voix lorsque des requérants d'asile sont

traités comme des criminels et emprisonnés injustement durant de longs mois.

Le prophète ne se soucie pas de morale, ni de bienséance. Il a le souci de l'honneur de Dieu et par là, de la dignité de chaque homme. Car Dieu est un Dieu du droit et de la justice (Esaïe 30:18 ; Psaume 37:28 ; Deutéronome 10:12-22). Voilà l'avenir avec Dieu : son avenir débute et se trouve là où sa justice est prise au sérieux.

Oserons-nous être des prophètes et des prophétesses de notre temps ? Oserons-nous élever notre voix à la place de ceux qui ne le peuvent plus ? J'habite de nouveau la Suisse depuis plusieurs mois. Je suis fascinée et étonnée de voir qu'un si petit pays possède quatre langues nationales. Dans la vie de tous les jours, on en parle même davantage. Les langues sont des moyens de communication et de compréhension. Elles ouvrent des portes sur d'autres personnes, d'autres cultures, d'autres habitudes et d'autres traditions. Elles peuvent susciter l'ouverture et la compréhension.

Pourtant, de manière étonnante, cela ne semble pas si bien fonctionner dans mon pays natal ; la méfiance domine à l'égard de l'étranger, de celui qui pense différemment. Les autres religions, les habitudes différentes sont perçues comme des menaces provoquant peurs et préjugés. On exige des lois plus sévères et la fermeture des frontières, autant de mesures censées résoudre la crise dans le pays.

Le prophète qui énumère les défauts possède aussi le courage de voir le mal dans son propre pays. Il ne projette pas le mal en dehors de ses frontières, mais il dévoile les

raisons de l'injustice dans ses propres rangs. Les demandeurs d'asile et les réfugiés ne doivent pas devenir des boucs émissaires de la négligence politique et des dysfonctionnements sociaux. Ils nous rendent attentifs à l'injustice existant à l'échelle planétaire.

Bien des siècles après l'appel du prophète, Jésus s'exprime de manière similaire lorsqu'il dit : "Cherchez premièrement son royaume et sa justice et tout cela vous sera donné par-dessus" (Matthieu 6:33). Il a partagé sa vie avec les pauvres et les exclus. Il a vécu l'amour de Dieu et sa justice dans la réalité quotidienne des hommes. La recherche de la justice commence dans mon coeur, en surmontant ma propre injustice. Je commence tout à nouveau à voir avec mon coeur et à partager ma vie. Le vrai partage ne donne pas la "charité" ni le minimum, mais il se donne lui-même et se place du côté de l'autre. Donner la "charité" est dégradant pour l'autre. Par le partage, j'en fais mon partenaire, ma partenaire ; par conséquent, le partage implique la dignité et le respect de l'autre. Notre créativité est requise et ainsi, le miracle de la multiplication pourra s'accomplir.

"Alors ta lumière poindra comme l'aurore, et ta guérison germera promptement". Notre prophète est un poète et un visionnaire. Lorsque nous nous tournons vers notre prochain, nous expérimentons nous-même la guérison, le bien-être et la satisfaction. Le salut personnel est lié au salut de tous. Il est donné par la proximité de Dieu. Jésus est animé de la même vision lorsqu'il interprète tout acte d'amour accompli à l'égard de l'autre comme un acte d'amour accompli à son propre égard.

Il y a 76 ans, les mennonites américains apprirent la grande détresse de leurs frères et soeurs en la foi en Europe. Animés de l'amour de Dieu, ils ont partagé leur vie et leur pain avec les souffrants : ce fut le début d'un mouvement, le M.C.C. (Mennonite Central Committee), qui est actif aujourd'hui dans de nombreux pays. Voilà l'avenir avec Dieu. L'avenir avec Dieu se trouve là où des hommes transmettent son amour de manière tangible. L'avenir avec Dieu englobe tous les hommes.

Laissez-moi conclure par une fable orientale. Elle parle d'un homme qui avait rencontré, dans la forêt, un renard qui n'avait que des moignons à la place des pattes. L'homme s'étonnait de voir qu'un tel animal puisse encore être en vie. Il vit alors un tigre qui avait tué une proie. Lorsqu'il fut rassasié, il laissa les restes pour le renard estropié.

Le jour suivant, le même scénario se produisit encore. L'homme pieux dit alors : "La bonté de Dieu est vraiment merveilleuse. Il s'occupe même d'un renard estropié. Je vais donc mettre ma confiance en Dieu et attendre pour voir comment il me donnera tout ce dont j'ai besoin". L'homme passa bien des jours à attendre sans que rien ne se passe. Sur le point de mourir de faim, il entendit une voix : "Toi qui te trouves sur le mauvais chemin, ouvre les yeux devant la vérité. Suis l'exemple du tigre et ne prends plus le renard invalide pour exemple". Alors l'homme se leva et continua son chemin. En route, il rencontra une petite fille vêtue d'un habit très léger, qui avait faim et froid. L'homme se fâcha et dit à Dieu : "Comment peux-tu permettre une telle chose ? Pourquoi ne fais-tu rien pour soulager cette enfant ?". Mais Dieu se tut. Il répondit seulement dans le courant de la nuit:

"Cela fait longtemps que j'ai fait quelque chose contre le malheur de cette petite fille : je t'ai créé, toi !"

L'HISTOIRE
DES TROIS PETITS LOUPS

Il était une fois trois mignons petits loups : leur pelage était très doux et leur queue très belle. Le premier petit loup était noir, le deuxième était gris et le troisième était blanc. Ils vivaient avec leur mère.

Un jour la mère des petits loups les appela et dit :

- "Mes chers enfants, le moment est venu où vous devez partir dans le monde et construire votre propre maison. Allez, mais méfiez-vous du cochon horrible et méchant".

- "Ne te fais pas de souci, maman, nous prendrons bien garde au cochon horrible et méchant", répondirent les petits loups, et ils s'en allèrent.

Au bout de quelque temps, ils rencontrèrent un kangourou tirant une brouette remplie de briques rouges et jaunes.

- "Est-ce que nous pourrions avoir quelques-unes de tes briques, s'il te plaît ?" demandèrent les petits loups.

- "Mais oui", répondit le kangourou, et il leur donna un tas de briques. Les petits loups construisirent une maison en briques.

Le lendemain le cochon horrible et méchant arriva, mourant de faim. Il vit la maison des petits loups. Ceux-ci étaient en train de jouer au ballon dans le jardin, mais dès qu'ils virent le cochon horrible et méchant, ils entrèrent rapidement dans la maison et fermèrent la porte à clef.

Le cochon frappa à la porte et grogna :

- "Petits loups, petits loups, laissez-moi entrer !"

- "Non, non, non !" dirent les petits loups, "les poils de notre pelage se hérissent à cette idée, nous ne te laisserons pas entrer, même pas pour tout l'or du monde !"

- "Alors, je vais souffler et rugir, et puis votre maison tombera !" dit le cochon.

Et il souffla, et il rugit, et il souffla et il rugit, mais la maison ne tomba pas. Mais le cochon n'était pas appelé horrible et méchant pour rien. Il prit une masse et frappa sur la maison jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait détruite. Les petits loups purent s'enfuir juste à temps avant que la maison ne soit tout à fait dévastée. Ils eurent très, très peur.

- "Nous devons construire une maison plus solide", direntils, et à ce moment-là ils virent un castor qui était en train de mélanger du béton dans une bétonnière.

- "Est-ce que nous pourrions avoir un peu de ton béton, s'il te plaît ?" demandèrent les petits loups.

- "Oui, bien sûr", répondit le castor et il leur donna plein de seaux de béton collant. Et ainsi les trois petits loups construisirent une maison en béton.

Ils venaient de finir leur travail quand le cochon horrible et méchant arriva de nouveau, mourant de faim, et vit la maison en béton des trois petits loups. Ils étaient dehors et jouaient au badminton. Dès qu'ils virent le cochon horrible et méchant, ils rentrèrent rapidement dans la maison et fermèrent la porte à clef.

Le cochon sonna et dit :
- "Petits loups, petits loups peureux, laissez-moi entrer !"

- "Non, non, non" dirent ceux-ci, "les poils de notre pelage se hérissent à cette idée, nous ne te laisserons pas entrer, même pas pour tout l'or du monde !"

- "Alors, je vais souffler et rugir, et puis votre maison tombera", dit le cochon.

Et il souffla et il rugit, et il souffla et il rugit, mais la maison ne tomba pas. Mais le cochon n'était pas appelé

horrible et méchant pour rien. Il alla chercher son foret et il détruisit la maison. Les petits loups purent s'enfuir juste à temps, avant que leur maison ne soit tout à fait détruite, mais ils frémissaient de peur. Ils eurent très, très peur.

- "Nous allons construire une maison encore plus solide", dirent les petits loups qui ne se laissèrent pas décontenancer comme cela. A ce moment-là, ils virent passer un camion rempli de fils de fer barbelés, de poutres d'acier, de tôles et de cadenas en fer très, très lourds.

- "Est-ce que nous pourrions avoir quelques fils de fer barbelés, quelques poutres d'acier, quelques tôles et quelques cadenas en fer lourds, s'il te plaît ? " demandèrent les petits loups au rhinocéros qui se trouvait au volant du camion.

- "Mais oui, bien sûr !" dit le rhinocéros, et il leur donna beaucoup de tout cela.

Il leur donna aussi un peu de plexiglas et quelques chaînes en fer extrêmement solides, car il était un très gentil et très généreux rhinocéros. Alors les petits loups construisirent une maison très très solide. C'était la maison la plus solide et la plus sûre qu'on puisse imaginer. Les petits loups se sentaient très à l'aise et

détendus : maintenant ils étaient véritablement en sécurité.

Le lendemain, le cochon horrible et méchant arriva de nouveau, mourant de faim comme toujours. Les petits loups étaient dans leur jardin jouant à la marelle. Dès qu'ils virent le cochon approcher, ils rentrèrent rapidement dans leur maison et fermèrent la porte à clef avec les 77 ferrures. Le cochon sonna et dit par le haut-parleur :

- "Petits loups peureux, avec vos pelages frémissants, laissez-moi entrer !"

- "Non, non, non !" dirent ceux-ci, "les poils de notre pelage se hérissent à cette idée, nous ne te laisserons pas entrer, même pas pour tout l'or du monde !"

- "Alors je vais souffler et rugir, et puis votre maison tombera", dit le cochon.

Et il souffla et il rugit, et il souffla et il rugit, mais la maison ne tomba pas. Mais le cochon n'était pas appelé horrible et méchant pour rien. Il alla chercher de la dynamite, la mit autour de la maison et l'alluma...

Les petits loups purent encore s'enfuir juste à temps, mais leurs queues furent brûlées et ils furent terrifiés.

- "Il y a quelque chose qui cloche avec notre manière de construction", dirent-ils, "mais quoi ?"

A ce moment-là ils virent arriver un flamant rose tirant une brouette pleine de fleurs.

- "Est-ce que nous pourrions avoir quelques-unes de tes fleurs, s'il te plaît", demandèrent les petits loups.

- "Avec plaisir !" répondit le flamant rose, et il leur donna plein de fleurs.

Ensuite les petits loups construisirent une maison de fleurs. Ils élevèrent un mur de soucis, un autre de narcisses, un troisième de roses rouges et le quatrième avec des fleurs de cerisiers. Le toit était fait de tournesols et le sol était couvert d'un tapis de marguerites. Dans le bain, flottaient des nénuphars et dans le frigo, il y avait des boutons d'or. Cette maison était assez instable et elle ondulait au vent, mais c'était une très, très belle maison.

Le lendemain, le cochon horrible et méchant arriva de nouveau, mourant de faim et à nouveau, s'approcha de la maison de fleurs des petits loups. Le cochon sonna la petite cloche faite d'un brin d'herbe et dit :

- "Petits loups peureux, avec vos pelages frémissants et vos queues brûlées, laissez-moi entrer!"

- "Non, non, non !" dirent les petits loups, "les poils de notre pelage se hérissent à cette idée, nous ne te laisserons pas entrer, même pas pour tout l'or du monde !"

- "Alors je vais souffler et rugir, et puis votre maison tombera", dit le cochon.

Le cochon respira très profondément et voulut commencer à souffler et à tempêter, mais il sentit le parfum doux des fleurs. C'était fantastique, et comme ce parfum sentait tellement bon, le cochon renifla encore et encore... Il ne souffla pas et ne rugit pas, mais il renifla. Il renifla profondément ce parfum délicieux jusqu'à être étourdi par le parfum des fleurs. Son coeur fondit et il comprit que sa conduite avait toujours été horrible. Il était en train de devenir un cochon très gentil. Il commença à chanter et à danser.

Les trois petits loups avaient encore un peu peur, parce que cela pouvait être une ruse méchante du cochon, mais au bout d'un moment, ils comprirent qu'il avait réellement changé. Alors les petits loups sortirent de la maison, ils firent la connaissance du cochon et ensuite ils se mirent à jouer les quatre ensemble.

Ils jouèrent tout d'abord à saute-cochon, puis au football et plus tard, quand ils furent fatigués, ils invitèrent le cochon à entrer dans leur maison. Ils burent de la limonade et mangèrent des fraises comme

des loups. Ou des cochons. Les petits loups prièrent le cochon de rester aussi longtemps qu'il le voulait. Le cochon aima bien rester chez eux et ainsi ils vécurent longtemps et heureux tous ensemble.

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»

N°1 – Qui sont les Mennonites ? D'où viennent-ils ? (épuisé – voir n° 4/93)	12 F
N°2 – Ce que croient les Mennonites	12 F
N°3-4 – La voie chrétienne	20 F
N°5 – Disciples de Jésus (John C. Wenger)	12 F
N°6-7 – Il y a des gens qui vous troublent (Pierre Widmer)	15 F
N°8 – L'Evangile de Paix (John C. Wenger)	12 F
N°9 – Enseigner dans l'Assemblée (Paul M. Lederach)	12 F
N°10 – Du bon usage des vraies richesses (Milo Kauffman)	12 F
N°11-12 – De Thomas Muntzer à Menno Simons (Ch. et Cl. L. Ummel, J. Baumann et P. Widmer)	20 F
N°13-14 – Ce livre appelé la Bible (John C. Wenger)	20 F
N°15 – La foi qui fait vivre (John C. Wenger) Extraits d'auteurs anabaptistes du XVIe siècle	15 F
N°16 – Les entretiens Luthéro-Mennonites 1981-1984 (présentés par Marc Lienhard et P. Widmer)	20 F
N°1/1985 – Vers une justice biblique (José Gallardo et divers auteurs)	25 F
N°2/1985 – Actualités des valeurs anabaptistes (Pierre Widmer, Max Schowalter, Claude Baecher) et divers articles d'actualité dans les Eglises.	25 F
N°3/1985 – Le Chrétien face aux crises de la vie (Paul Baumann, Christiane et Pierre Widmer)	20 F
N°4/1985 – Le Chrétien face à la maladie (avec la collaboration de René Klopfenstein, Jeannette Rayot-Zbinden, Willy Peterschmitt, Dr M. Ropp et P. Widmer)	25 F
N°1/1986 – Evangéliser, c'est faire des disciples (avec la collaboration de Myron S. Augsburger et P. Widmer)	25 F
N°2/1986 – Le pasteur, artisan de réconciliation (avec la collaboration de M. Barwick, J. Jaloux, P. Widmer)	20 F

N°3-4/1986 – Comment travailler au bien de la nation ?
Le chrétien et les Forces Armées
(Claude Baecher, Michel Gaudry, Pierre Widmer) 30 F
N°1/1987 – Formation biblique et modernité
(André Nussbaumer, Adolf Schnebele, Jacques Dubois,
Daniel Muller et Pierre Widmer) 20 F
N°2/1987 – Des églises de professants... Pourquoi ?
(en co-édition avec les «carnets de Croire et Servir») 25 F
N°3/1987 – Vers un nouveau mode de vie (John
C. Wenger, avec la collaboration de P. Widmer) 25 F
N°4/1987 – Crises et conflits conjugaux et familiaux
(Samuel Gerber et Pierre Widmer avec Préface de
Robert Somerville) 25 F
N°1/1988 – Croire aujourd'hui (D. Muller, B. Huck,
C. Widmer-Gaudry, Mme Salas et P. Widmer) 30 F
N°2-3/1988 – Présence au monde
(Numéro spécial MERK'88) 35 F
N°4/1988 – Conviction et tolérance
(Bernhardt Ott – Claude Baecher) 30 F
N°1/1989 – Sans défense à cause de Christ
(J. A. Tœws) 30 F
N°2-3/1989 – Témoigner de Jésus-Christ dans le
monde d'aujourd'hui (Helmut Harder) 40 F
N°4/1989 – Les Mennonites dans la Révolution
Française (Jean Séguy – Robert Baecher) 30 F
N°1/1990 – La discipline dans l'église
(Samuel Gerber avec la collaboration
de Max-Alain Chevalier) 30 F
N°2/1990 – Les Anabaptistes et la Réforme
à Strasbourg en 1532
— Citoyens du ciel et de la terre (Philippe Montuire)
— L'église dans le monde : une perspective
biblique (Neal Blough) 30 F
N°3/1990 – L'éthique du disciple (P. Widmer) 30 F
N°4/1990 – Histoires d'hier et d'aujourd'hui
(Cornelia Lehn) 30 F
N°1/1991 – Vie et structure de l'église de
Jésus-Christ (Paul Baumann avec préface de P. Widmer) 30 F
N°2-3/1991 – Alliances et Cène (Etienne Zimmerlin)
Synthèse sur la pratique de la Cène (Daniel Muller) 40 F

N°4/1991 – Bonnes nouvelles de par le monde
(Cornelia Lehn) 30 F
N°1/1992 – Le chrétien et l'argent
(Samuel Gerber) 40 F
N°2/1992 – Alliances et Cène
(Etienne Zimmerlin) 40 F
N°3/1992 – «… Et tes filles prophétiseront»
(Claude Baecher – Madeleine Bähler – Jacques Baumann
Fritz Goldschmidt – Lydie Hege – Matthias Radloff
Dr Marthe Ropp et les anciens d'une assemblée) 40 F
N°4/1992 – Guerre ou Paix ?
(Pierre Widmer – Larry Miller – Claude Baecher
et d'autres) 40 F
N°1/1993 – Sexualité et mariage
BIBLE, FAMILLE, SEXOLOGIE (1)
(Roger Eykerman, avec la participation de
Christian Klopfenstein et Robert Somerville) 40 F
N°2/1993 – Développement et mission
(Gilbert Klopfenstein, Aboh Danrhé, Daniel Goldschmidt,
Saturnin D. Afaton, Hélène & Carl Wirzba, Erik Volkmar,
Jean-Daniel Peterschmitt) 40 F
N°3/1993 – Sexualité et mariage
VIE CONJUGALE ET FAMILLE (2)
(Roger Eykerman, avec la participation de
Christian Klopfenstein, Alexandre Lukasik,
Colette Nouyrigat-Chartres) 40 F
N°4/1993 – Qui sont les mennonites ?
(J. C. Wenger, avec diverses collaborations) 40 F
N°1/1994 – Sexualité et mariage
APPROCHE ÉTHIQUE ET MÉDICALE (3)
(Roger Eykerman, avec la participation de
Christian Klopfenstein) 40 F
N°2/1994 – Jésus-Christ, notre paix
(échos du 5e congrès mennonite européen) 40 F
N°3/1994 – Chrétien et service – La diaconie – n°1
(Claude Baecher, H. S. Bender, René Eyer, José Gallardo,
Paul Hege, Michel Klopfenstein, Jean-Luc Leibe,
Charles-Daniel Maire, Willy Peterschmitt, Guido Rychen…) 40 F
N°4/1994 – Chrétien et service – La diaconie – n°2
(avec la collaboration de travailleurs sociaux et de personnes
accueillies, coordination Michel Paret) 40 F

N°1/1995 – La conversion à Jésus-Christ
(Claude Baecher, avec la collaboration de François Caudwell et divers témoignages) 40 F

N°2/1995 – Le silence dans la Bible
(Luc Pelsy) 40 F

N°3-4/1995 – Entrée en conflits
(Michel Sommer et Juan José Romero, préface de Neal Blough) 40 F

N°1/1996 – Jésus-Christ et les apôtres ont encore quelque chose à nous dire : qu'allons-nous faire ?
(John H. Yoder) 40 F

Diffuseurs pour la France :

Editions Mennonites
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD

Editions "Le Phare"
Route des Barrinques
84840 LAPALUD

Diffuseur pour la Belgique :

Editions "Le Phare"
B-5620 FLAVION-FLORENNES

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»

Revue trimestrielle complémentaire
au mensuel «CHRIST SEUL»

Administration générale :
EDITIONS MENNONITES
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD
CCP DIJON 1972.81 Z

Directeur de la publication :
Daniel Muller
Tél. : 25 92 90 59

Tarifs des abonnements :
4 numéros annuels : 140 FF.

Abonnement jumelé
pour CHRIST SEUL et LES CAHIERS : 360 FF.

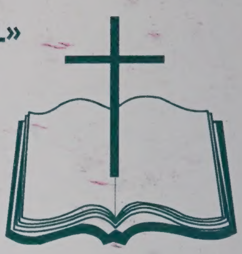
Conditions générales :
Ces prix s'entendent TTC (TVA 2,10 %). Port en sus.
Paiement à réception de facture par chèque bancaire
ou virement postal à l'ordre des Editions Mennonites.

Pour l'étranger, paiement par virement
international ou chèque en FF.

Toutes les commandes sont à adresser au bureau de
CHRIST SEUL
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD (France)

Dépôt légal : 4e trimestre 1995
CPPAP N° 66832
Photocomposition et impression :
Studio CD SCHELL Communication
1a, rue Tiergaertel 67380 LINGOLSHEIM
Téléphone : 88 77 36 04 • Fax : 88 77 36 05

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD



N° 2/1996

**500 ans après Menno Simons :
en marche vers l'avenir avec Dieu**

L'organisation des Congrès Mennonites Européens révèle à plus d'un titre les cheminements différents des mennonites aujourd'hui. Quelle Eglise voulons-nous être pour le monde dans lequel nous nous trouvons ? Plus œcuménique ou plus évangélique ? Plus positive face à la société contemporaine ou plus fidèle à une pure doctrine ?

L'Eglise est le lieu où se concrétise et s'incarne la bonne nouvelle, c'est un avant-poste du Royaume de Dieu au milieu du monde. Elle doit être ouverte au monde tout en ayant des convictions solides.

Les différents orateurs nous proposent leurs réflexions et leurs questions : ne restons pas à l'arrière avec des idées préconçues, mais réfléchissons et discernons la volonté du Souverain Chef de l'Eglise, pour que tous ensemble nous soyons en marche vers l'avenir avec Dieu.

ISBN 2-904214-46-1 ISSN 0750-2095